

CHAPITRE PREMIER :

Où est né le Christ?

SOMMAIRE.

I. - PROBLÈME MAL POSÉ JUSQU'ICI, DONC MAL RÉSOLU

BETHLÉHEM; - NAZARETH; - LINGUISTIQUE ET GÉOGRAPHIE; - LE PIÈGE DES DEUX VILLES; - GAMALA.

II. - NAZARETH.

LA VILLE INCONNUE; - LE TÉMOIGNAGE DE MATTHIEU; - NAZIR OU NAZARÉEN; - NAZARÉEN ET NON NAZARÉTHAIN; - L'APOCALYPSE ET NAZARETH; - L'EMPLACEMENT; - DOCUMENTS TARDIFS; - VERS LES CONFINS DE LA GALILÉE; - LA GÊ-NAZARETH; - LES PRÉDICATIONS DU LAC; - NAZARETH SUR LES BORDS DU LAC- SUR LA MONTAGNE; - LA MONTAGNE DE GAMALA; - LE NAZARÉEN SUJET DE CÉSAR; - NAZARETH-GAMALA; - JUDA DE GAMALA, PÈRE DU CHRIST; - CONFIRMATION PAR EUSÈBE.

III. - LA CRECHE DE BETHLÉHEM.

LES INVRAISEMBLANCES, - LE RECENSEMENT DE QUIRINUS; - LES PROPHÉTIES Â ACCOMPLIR; - LE CHRIST, DESCENDANT DE DAVID; - TOUS LES CHRISTS SONT DE BETHLÉHEM; - LE DROIT MOSAÏQUE; - L'ALLÉGORIE SOLAIRE; - VERS L'IMMACULÉE-CONCEPTION, MYSTÈRE ET VERS LE MIRACLE PAR LE ZODIAQUE; - LA NATIVITÉ DANS L' « APOCALYPSE »; - LA NAISSANCE DU SOLEIL ET DU CHRIST; - HAINE ET GUERRES ENTRE LE MESSIE ET LES HERODES; - LES MAGES APPORTENT LA SOUMISSION DE L'ORIENT AU MESSIE D'ISRAEL; - L'ÉTOILE ET LE MARIAGE DE MARIE-JOSEPH; - LA CRÊCHE, LE BOEUF ET LES ÂNES; - ANGES, PAILLE, BLÉ; - LE PAIN DE VIE; - JÉSUS-CHRIST, SOLEIL-DIEU; - LA NOËL ET L'AN NOUVEAU; - LA GROTTÉ; - LA CRÊCHE, EN BOIS.

1. - PROBLÈME MAL POSÉ JUSQU'ICI DONC MAL RÉSOLU

Bethléhem.

Des quatre Évangiles canoniques, deux, le Selon-Marc et le Selon-Jean, ne parlent pas de la naissance du Christ. Ils ne disent pas quelle fut sa ville natale. Les deux autres, le Selon-Matthieu et le Selon-Luc déclarent expressément que Jésus est né à BETHLÉHEM, à BETHLÉHEM de Judée.

- « Jésus étant né à Bethléhem de Judée, dit le Selon-Matthieu (11, 1), aux jours du roi Hérode », c'est-à-dire l'an 750 au plus tard, ère romaine.

- « Lors du recensement de toute la terre ¹ ordonné par César-Auguste, Quirinius étant gouverneur de Syrie », dit le Selon-Luc (II, 2-7), - an 760 de Rome, **-an 7 de l'ère chrétienne**, - Joseph *monta* ² de Galilée en Judée, de la ville de Nazareth à la ville de David qu'on appelle Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour y

¹ De toute la terre ? En bon Oriental qu'il est, le scribe exagère. Il ne s'agit que d'un recensement local, portant sur la Judée, occupée par les Romains qui entendaient y établir des impôts, comme font toutes les nations qui ont des colonies ou protectorats. Mais son exagération a une cause, que je dirai.

² « Monta » est impropre. C'est le contraire qui est vrai. Nazareth se trouve sur une montagne. Voir l'épisode du Selon-Luc lui-même, où Jésus étant à *Nazaret*, - le texte grec de, cet Évangile ne met pas d'*h* à Nazaret, - ses compatriotes veulent le précipiter du haut de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie (IV- 29) De Nazareth à Bethléhem on descend !.

être enregistré avec Marie, qu'il recherchait en mariage, étant enceinte. Pendant qu'ils étaient là, le jour où Marie devait enfanter arriva. Elle mit au monde son fils, le premier-né, « % % % % % », (d'où l'on peut conclure qu'elle eut ensuite d'autres enfants) ; elle l'emballota et le coucha dans *une* ou dans *la* crèche. » Le texte grec dit : « % % % % % » .

Ces témoignages sont affirmatifs ; ils semblent sans réplique. C'est sur eux que se fonde l'opinion chrétienne orthodoxe pour imposer à ses fidèles cette certitude, qui ne se discute point, que le Christ est né à Bethléhem, Bethléhem de Juda.

Cette Bethléhem est une vieille ville, très connue, de la tribu de Juda, nommée dans le premier livre de Samuel (XVI, 4; XVII, 42), et qu'habitait Isaï, père de David. David y fut oint d'huile (oint, en grec Christos, et en hébreu Messie) par Samuel, sur l'ordre d'Iahveh, pour succéder à Saül comme roi d'Israël. Il existait une autre Bethléhem³ qui échut au sort à la tribu de Zabulon, à l'occident du Jourdain, lors du partage du pays de Canaan, sous Josué (Josué, XIX, 15).

Nazareth.

Malgré les témoignages formels du Selon-Matthieu et du Selon-Luc, les quatre Évangiles, -y compris donc Matthieu et Luc, - quand ils parlent de Jésus-Christ, l'appellent souvent Jésus le Nazaréen, que les traductions interprètent toujours par Jésus de Nazareth, comme s'il était né dans la ville de Nazareth, qu'ils nomment et citent parfois, mais qu'ils visent aussi sans donner le nom, comme la « ville », comme la « patrie » de Jésus, semblant oublier, oubliant que Bethléhem a été déclarée telle par le Selon-Matthieu et le Selon-Marc.

Le fait est assez frappant pour que des doutes soient venus aux critiques sur la réalité de la naissance à Bethléhem, que la plupart tiennent pour imaginaire.

Bien que de leur avis, mais pour d'autres raisons que les leurs, je suis prêt à reconnaître, pour ma part, s'il plaît à l'orthodoxie de l'Église, que l'appellation Jésus-de-Nazareth, - traduction impropre à dessein de Jésus-le-Nazaréen, on verra pourquoi, - et que le fait de donner toujours Nazareth comme ville ou patrie de Jésus, que le nom soit cité ou tû, ne sont pas inconciliables avec la naissance à Bethléhem, puisque c'est à Nazareth, « où il a été élevé », qu'il fut amené tout enfant pour y habiter, et puisqu'on ne l'a connu que là, Bethléhem n'intervenant que pour y placer la délivrance de Marie, la Vierge, quoique enceinte⁴.

³ Bethléhem de Galilée. Nous ne la perdons pas de vue. Elle était située à peu de distance de la Nazareth actuelle; en turc : En-Nasirah.

⁴ Est-ce que Saül, le Pharisien, - gardons-nous surtout de traduire « Saül de la-ville-de Pharis » - Saül, avec un trema sur l'u, devenu l' Apôtre des Gentils sous le nom de Paul, ne nous informe pas deux fois qu'il est Tartiate, né à Tarse de Cilicie ? Et il est désigné trois fois comme, tel dans les Actes des Apôtres. Cependant Hiéronymus ou saint Jérôme, Père de l'Église, nous apprend qu'il était de Giscala, et qu'il fut dit de Tarse, parce que ses parents s'étaient fixés dans cette ville après sa naissance (*De Viris illust.*, 5). J'ai d'ailleurs le regret de ne rien croire à la raison qu'invoque l'indiscret et imprudent saint Jérôme sur l'origine et l'épithète de *Tarse* donnée à Paul, puisque Paul il y a, apparemment, natif de Giscala. Sans discuter le vocable *Tarseus* des Écritures, traduit par Tartiate, qui se dit en grec Tarsios, je constate que la racine grecque *Tars* a formé quelques mots auxquels s'attache le sens de claie, panier tressé, navire à rames. Si l'on veut bien se souvenir que Saül, pour échapper aux Juifs, qui, à Damas, voulaient le faire périr, gardant les portes de sa maison, ne fut sauvé qu'au moyen d'une corbeille dans laquelle les disciples le descendirent, - les Actes IX, 5 emploient le mot % % % % pour nous dérouter, - je soupçonne l'épithète % % % % de n'être qu'une allusion à cet événement. Saül % % % %, ce n'est pas Saül Tartiate ou de Tarse, mais Saül « l'encorbeillé ». A Jérusalem,

Aussitôt après la naissance, en effet, suivie de l'épisode des Mages, puis de la fuite en Égypte, dans le Selon-Matthieu, et de l'épisode des Bergers dans le Selon-Luc, avec retour à Nazareth, qu'avait précédé un court voyage à Jérusalem pour la présentation de l'enfant au temple, ni dans le Selon-Matthieu, ni dans les trois autres Évangiles, il n'est plus question jamais de Bethléhem.

Contrairement à Bethléhem de Juda qui est et a été, dont nul n'a ignoré l'existence, Nazareth ou Nazaret, - et on trouve ailleurs Nazara et Nazarath, - est inconnue de toutes les Écritures judaïques antérieures aux temps de Tibère et de Ponce-Pilate et au delà, comme des auteurs grecs ou latins qui ont écrit sur la Palestine.

On n'en découvre le nom dans aucun texte avant les Évangiles. Tous les érudits sont d'accord sur ce point.

Ernest Renan, dans la Vie de Jésus, écrit : « Elle n'est mentionnée ni dans les écrits de l'Ancien Testament, ni dans Josèphe (Flavius), ni dans le Talmud. Elle n'est que dans le Nouveau Testament »⁵.

Dans un Manuel d'histoire ancienne du Christianisme (Préface et page 161), alors qu'il n'était encore que chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, M. Charles Guignebert, promu depuis professeur titulaire, « dressant, dit-il, les efforts patients des érudits qui ont construit l'histoire du Christianisme », et reprenant la remarque d'Ernest Renan sur l'unanime silence de l'antiquité juive, grecque et romaine touchant Nazareth, avant le Nouveau Testament, ajoute :

« La petite ville qui porte ce nom, et où les pèlerins naïfs peuvent aller visiter l'atelier de saint Joseph, n'a été identifiée qu'au Moyen-Âge avec le lieu de naissance du Christ. »

Et sans avoir l'idée que cette ignorance absolue des auteurs équivaut peut-être à l'inexistence de la ville, sous son nom d'Évangile, sans s'arrêter à cette « identification » médiévale, si tardive, dont l'euphémisme même dont il se sert ne suffit pas à enlever le soupçon que l'Église, au Moyen-Âge, a pu, comme tout le prouve, baptiser Nazareth une bourgade obscure ou la créer de toutes pièces à un endroit choisi par elle. M. Charles Guignebert, rejetant délibérément, malgré et contre les affirmations de deux Évangiles, contre l'orthodoxie, Bethléhem, comme ville natale du Christ, résume avec une autorité tranchante l'opinion, qu'il fait sienne, de tous les érudits dont il se réclame, et prononce doctoralement :

« Historiquement, le doute n'est pas possible. Jésus est lié à Nazareth. »

C'est ce que nous allons voir.

Car, malgré tous les érudits, l'un portant l'autre, le problème reste posé, et non point seulement historiquement, mais, aussi, géographiquement, ce dont les érudits ne semblent pas se douter, sur la ville véritable où est né le Christ, - nom et emplacement.

Est-ce Bethléhem ? Est-ce Nazareth ? Premier point.

peu après, menacé encore, Saül n'échappe au péril qu'en entrant dans une corbeille : %%%%, cette fois, le mot y est, ou dans Tarse. Enfin, il n'échappe aux Juifs, définitivement, après sa comparution devant Festus et Agrippa, qu'en en appelant à César, à Rome, où l'on ne peut aller que par mer, sur un navire à rang de rames : *Tarsos*, toujours. Nous savons par des exemples que les scribes évangéliques ne reculent pas devant le calembour symbolique et équivoque.

⁵ Pour le Talmud, Renan se trompe. On la rencontre ; Nazareth, mais les Talmuds commencent au IV^e siècle.

Linguistique et géographie.

D'autre part, cette ville de Nazareth, au nom, inconnu jusqu'au Nouveau Testament, et qu'on n'a identifiée qu'au Moyen-Age avec la ville natale ou « patrie » du Christ, a-t-elle existé jamais sous ce nom de Nazareth, avant les Évangiles ? Et a-t-elle existé jamais à l'emplacement où, au VIII^e siècle, on a prétendu la retrouver, et où elle existe depuis ?⁶ Deuxième point, dont les érudits qui ont construit l'histoire du Christianisme ne se sont jamais avisés.

Le problème, ou le voit, est plus complexe que les érudits ne l'ont soupçonné. Il vaut d'être étudié, en ce qui concerne Nazareth, à un triple point de vue : linguistique (pour le nom), historique (pour la fondation ou l'apparition de la ville), géographique (pour la situation exacte ou emplacement).

Quant à Bethléhem, le point de vue est autre, puisque l'existence de la ville, sous ce nom, est incontestable, à un emplacement connu.

Nous allons donc examiner ce grand problème, - Où est né le Christ ? - sur lequel ont ergoté, - pas davantage, - tant d'érudits, sans parvenir à le résoudre. En dépit d'eux, et à la lueur de notre raison moyenne, - sens critique et bon sens, - nous découvrirons la ville natale du Christ : son nom vrai, son emplacement exact.

Ce n'est pas Bethléhem, Bethléhem de Juda, choisie « théoriquement », en raison du droit mosaïque et « pour accomplir les prophéties », pour des considérations dynastiques aussi, et de légitimité messianiste⁷.

Ce n'est pas Nazareth, sauf par symbole dans les Évangiles car le nom vrai a été effacé. Et si, dans les Évangiles, l'emplacement véritable se dissimule à peine, malgré et sous le nom d'emprunt, l'Église, après l'avoir laissé perdre, cet emplacement, ou oublier des générations, l'a transporté, recouvert du nom symbolique, donné ensuite comme historique, loin du lieu réel que les Évangiles permettent de retrouver encore : c'est aux VIII^e-IX^e siècles que la substitution de lieu a été faite, sous les espèces de l'« identification » dont parle M. Charles Guignebert.

Le piège des deux villes.

En donnant Bethléhem comme ville natale du Christ et Nazareth comme sa patrie, - faux nom et faux emplacement, - l'Église a voulu créer un sujet de discussion permanente entre deux noms de villes, et rien que sur ce point : « Laquelle des deux est la ville natale du Christ ? »

Piège grossier tendu aux érudits, auquel ils se sont laissé prendre, dans lequel ils sont tombés avec une candeur qui désarme l'ironie. Pendant qu'ils vont discuter à jamais, « au siècle des siècles », comme il est arrivé, l'esprit coïncé entre ces deux œillères : Bethléhem et Nazareth, Nazareth donnée comme une ville réelle sous le soleil, ils ergoteront, entre Bethléhem et Nazareth, sans penser une fois que le nom est faux et que c'est par fraude que l'Église a situé aux VIII^e-IX^e siècles la ville natale du Christ à l'emplacement où on la montre. Car s'ils y avaient pensé, ils n'auraient pas manqué de découvrir le nom vrai et l'emplacement véritable. Et en les découvrant, ils auraient été conduits, comme nous allons y arriver, sur la piste du personnage qui fut le père charnel, humain, de l'homme que les scribes ont divinisé en Jésus-Christ, par le travail littéraire des Évangiles. Et c'est ce que l'Église redoute.

⁶ Sous le nom turc d'En-Nasirah, tiré de Nazareth, depuis.

⁷ Par Bethléhem et sa crèche, on comprendra comment, sur le papier, on fabrique des miracles et des mystères ! vierges-mères et mères-vierges, au souffle de Dieu, dont on sait bien qu'il ne protestera pas.

Gamala.

Car Nazareth, directement, et Bethléhem, par un détour, quand on a percé à jour leur « mystère », conduisent toutes deux à celui que les Évangiles appellent Joseph, époux de Marie, que, sous son vrai nom, l'histoire juive fait agir encore, et dont les Écritures se souviennent : Juda le Gaulonite ou le Galiléen, Juda de la ville de Gamala, où naquit son fils, son fils premier-né, Jésus-Christ en Évangile.

Gamala retrouvée, on sort de la fraude « pieuse », - mais fraude tout de même, - et l'on entre dans la vérité ; on sort de la légende et l'on entre dans l'Histoire.

La découverte de la ville où est né le Christ est la clef qui ouvre la porte à l'Histoire. La porte ouverte, la lumière entre à flots et le « mystère » ou l'énigme de Jésus sont prêts à livrer leur secret.

II. - NAZARETH

La ville inconnue.

Inconnue de toute antiquité avant le Nouveau Testament, c'est la ville, d'après l'Évangile Selon-Luc (I, 26-31), qu'habitait Marie, vierge « et fiancée à un homme nommé Joseph », quand Dieu lui envoya l'ange Gabriel pour lui annoncer qu'elle concevrait et enfanterait un fils à qui elle devrait donner le nom de Jésus⁸.

C'est de Nazareth, d'après le même Évangile (II, 4-5), que partirent Joseph et Marie enceinte, « qu'il recherchait en mariage », montant ensemble à la ville de David, nommée Bethléhem », parce qu'il était, lui Joseph, - Marie aussi d'ailleurs⁹, - de la maison et de la famille de David, pour y être enregistrés tous les deux, lors du recensement de Quirinius. Pendant qu'ils étaient à Bethléhem, le jour où Marie devait accoucher arriva, et elle mit au monde son fils premier-né.

L'Évangile Selon-Matthieu, se bornant, sans autre détail, à dire que Jésus est né à Bethléhem de Judée, « aux jours du roi Hérode », c'est-à-dire dix ans au moins avant la date du Selon-Luc ci-dessus, fait partir en Égypte Joseph, le petit enfant et sa mère ; et, Hérode mort, c'est à Nazareth en Galilée, dit-il, qu'au retour d'Égypte, la famille se retira et alla demeurer (Matth., II, 1, 14, 22-23). Le Selon-Luc, qui raconte la naissance à Bethléhem avec le luxe de détails que l'on peut y lire, ne fait retourner Joseph, l'enfant et Marie à Nazareth, « leur ville », qu'après un voyage à Jérusalem et la présentation de l'enfant au Temple.

C'est de Nazareth que vient Jésus, d'après le Selon-Marc (1, 9) - le Selon-Matthieu dit, plus vague : de Galilée ; le Selon-Luc et le Selon-Jean ne précisent pas d'où, - pour être baptisé par Jean au Jourdain.

C'est dans Nazareth que Jésus vient prêcher un jour et, pour s'être déclaré le Messie, risque d'être tué par ses concitoyens *qui veulent le précipiter du haut de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie.*

Il est bien difficile de douter, après cela, de l'existence de cette ville de Nazareth, sous ce nom, et quelque part en Galilée.

Et cependant !

⁸ L'ange Gabriel dit exactement à Marie : « Tu appelleras le nom de lui, Jésus. %%%%. Autrement dit : tu cacheras son nom de circoncision sous cette appellation : Jésus, -- le nouveau nom prévu par l'Apocalypse (III, 12, 13). Citation plus loin.

⁹ Bien que les exégètes et critiques le nient. Mais nous n'en sommes plus à une erreur ou à une fantaisie de plus ou de moins de leur part. Nous le prouverons.

Quant au nom, inconnu, et la ville aussi, nous le savons, avant les Évangiles, il ne semble pas qu'en faisant cette constatation si impressionnante du silence absolu de tous les écrits anciens sur Nazareth, - ceux du judaïsme comme ceux de l'hellénisme ou du monde latin, - les érudits qui ont construit l'histoire du christianisme en aient été autrement troublés. Si le fait ne réussit pas à émouvoir les érudits, il a de quoi surprendre les simples hommes qui réfléchissent.

Les livres de l'Ancien Testament ont de nombreux chapitres qui ne sont que des listes des villes de Palestine. On y sent un orgueil d'auteur à les nommer toutes, à en ajouter peut-être. Ce sont des catalogues innombrables. On ne sait plus, ou n'a jamais su où se trouvaient la plupart de ces villes, dont quelques-unes ne devaient être que d'infimes hameaux, Mais les noms restent. **Pas de Nazareth.**

Voici l'historien Juif Flavius-Josèphe. Il est le contemporain, à une génération près, la suivante, de Jésus-Christ. Il a été mêlé à tous les événements de l'époque en Judée jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. Il a écrit deux gros volumes sur eux, sur leurs causes, sur leurs circonstances, sur les guerres, précisant les détails et donnant sur les personnages qui y sont mêlés les renseignements les plus vivants et les plus approfondis. Il a dressé, comme les livres bibliques, des nomenclatures serrées des villes de Palestine. **Il ne connaît pas Nazareth.** Dans ses œuvres, on trouve même sept ou huit lignes sur Jésus, d'ailleurs interpolées, mais que des érudits comme Renan, Réville et d'autres trouvent authentiques, « dans leur ensemble ». Flavius-Josèphe fait de Jésus un « homme sage, auteur d'actions extraordinaires (dont il ne dit pas un mot), qui était le Christ », il le déclare formellement. Et il ne nomme pas Nazareth, après la naissance, la vie, la mort, la résurrection miraculeuse du Christ. J'entends bien que son passage sur Jésus est un faux. C'est à ceux qui le trouvent authentique à nous expliquer pourquoi, dans ce cas, Nazareth est inconnue de Flavius-Josèphe. Il me suffit, pour moi, - que Flavius-Josèphe ait écrit sur le Christ ou non ; que l'on ait, comme cela saute aux yeux, sophistiqué son oeuvre, ou non, - de constater **qu'il ne nomme pas Nazareth.** Et plus l'on soutiendra que l'oeuvre de Flavius-Josèphe n'a pas été sophistiquée, moins on rendra explicable son silence sur Nazareth.

En tout état de cause, cette ignorance de la Bible et de Flavius-Josèphe sur Nazareth a de quoi rendre méfiants les esprits les moins prévenus, sinon sur l'existence d'une ville où est né le Christ, toute mystérieuse qu'elle soit, car il faut bien qu'il soit né quelque part, mais sur le nom qu'on lui donne et qui n'apparaît qu'avec les Évangiles.

Et alors, une question vient à l'esprit si naturellement, que l'on est surpris que les érudits ne l'aient pas posée. Il est impossible de ne pas la poser. La voici :

- Nazareth ne serait-il pas, dans les Évangiles, un nom symbolique, un pseudonyme pour désigner la ville du Nazaréen, ainsi que l'on appelait le Christ ?

Le témoignage de Matthieu.

Ouvrons les Écritures. Est-ce qu'elles ne nous donneront pas le mot, la clef de l'énigme ? Voici, par exemple, le Selon-Matthieu. Au chapitre II, verset 23, on lit (traductions ordinaires) :

- Joseph, au retour d'Égypte, se retira sur le territoire (mot bien vague) de la Galilée, et alla habiter dans une ville appelée Nazareth. Ainsi fut accompli ce qui avait été dit par les prophètes : *Il (Joseph ou son fils ?) sera appelé Nazaréen.* »

Ce passage du Selon-Matthieu est grave.

Contient-il une allégation fautive ?

Quels sont les prophètes, - un seul nous suffirait, - qui ont annoncé du Christ : « Il sera appelé Nazaréen ? »

M. Edmond Stapfer, docteur en théologie, dans sa traduction du Nouveau Testament, en note sous le verset du Selon-Matthieu, écrit : « Ce passage ne se trouve pas dans l'Ancien Testament ». Et l'Ancien Testament, c'est la Loi et les Prophètes.

Que font alors les critiques, pour qui les Évangiles sont ou divinement inspirés, ou des œuvres de bonne foi, afin de ne pas s'étonner de cette défaillance du Saint-Esprit ou de la conscience littéraire des scribes, et pour expliquer l'allégation du Selon-Matthieu ?

Ils vont chercher dans le livre du prophète Esaïe, où l'on trouve tout, une phrase (chap. XI, vers. 1) : « Il sortira un rejeton du tronc d'Isaï (Isaï ou Ishai ou Jessé est le père de David et a habité la ville de Bethléhem de Judée) et un surgeon (ou rameau), - en hébreu : *netzer*, - naïtra de ses racines ».

C'est ce texte d'Esaïe que le Selon-Matthieu aurait traduit par le grec : « Il sera appelé Nazaréen ». Prétention audacieuse, comme on le voit, à laquelle on ne croit pas, mais qui a pour but d'équivoquer sur le mot *netzer*, et d'en tirer l'étymologie de Nazaréen.

La traduction, version synodale, des Évangiles, publiée sous les auspices de la Société biblique de France, après avoir signalé le texte d'Esaïe, a la bonne foi d'ajouter, en commentaire au texte du Selon-Matthieu :

« D'autres voient ici une allusion au mot Nazir »¹⁰

Voilà la vérité, avouée, bien qu'elle coûte.

Nazir = Nazaréen.

D'après la loi de Moïse, tous les premiers nés ou *bekôr* de familles juives, humains et animaux, appartenaient à Iahveh, lui étaient voués, consacrés. Il n'y a qu'à lire l'Ancien Testament pour s'en convaincre ¹¹.

¹⁰ Elle ajoute, malheureusement : « qui signifie prince ». Pourquoi attribue-t-elle au mot nazir le sens inexact de prince, et pourquoi renvoie-t-elle pour le prouver, à deux textes de l'Ancien Testament qui lui donnent le démenti le plus flagrant ?

Les deux textes visés (Genèse XLIX, 26 et Deutéronome XXXIII, 16) disent en effet, à propos de Joseph, fils du patriarche Jacob, en termes quasiment identiques : « Les bénédictions de ton père seront sur le sommet de la tête de celui qui est *Naziréen* entre ses frères ». Il ne s'agit aucunement de prince ici. Il n'y a pas de prince parmi les frères des familles juives. Il y a le premier fils, le fils aîné, le fils premier-né, comme Jésus-Christ, %%% en grec, *bekor*, en hébreu. Prince, si l'on veut, mais dans l'ordre de progéniture. Et alors, on devrait le préciser, car le mot prince a ordinairement une toute autre acception. Et le Nazir entre ses frères est, on va le voir, le *Voué à Dieu*.

Dans les réponses qu'a publiées le Mercure de France, à la suite de l'étude parue sous mon nom le 15 décembre 1922, on a fait observer que si *Nazir* pouvait être interprété par « voué à Dieu (Iahveh) », le mot, appliqué, comme je l'ai fait, à Joseph, fils de Jacob le patriarche, ne permet pas de conclure que les fils aînés des familles juives étaient nécessairement nazirs, - Joseph n'étant pas le fils aîné de Jacob. Je pourrais répondre que Joseph est l'aîné des enfants que Jacob eut de Rachel, en reconnaissant d'ailleurs que, par Léa, Jacob avait eu auparavant d'autres enfants, mais que Joseph fut son fils de prédilection. A quoi bon ? Ceci n'enlève rien à la certitude que le fils aîné du Joseph évangélique fut nazir. « consacré à Dieu (Iahveh) », dès le jour de sa naissance, ou mieux, dès le sein de sa mère. Et c'est l'essentiel.

D'ailleurs, la suite montre péremptoirement que Jésus, fils premier-né, fut voué à Iahveh, fut *nazir*, conformément à la loi mosaïque, dont je donne en note de larges citations, ci-dessous. Il n'est pas impossible, aussi, que les scribes évangélistes aient profité de la ressemblance entre *Nazir* et *netzer* pour finir sur un jeu de mots. *Netzer*, signifiant rejeton, et par extension, descendant, le Messie est un rameau de la tige ou de la branche d'Isaï (Ishai ou Jessé), père de David, et originaire de Bethléhem. Mais je pense que le sens de *Nazir* ou voué à Dieu doit l'emporter, comme plus conforme aux suggestions des scribes et à ce qu'ils ont voulu faire entendre.

¹¹ Tu consacreras à l'Éternel tout ce qui naît le premier, même tous les premiers nés des bêtes ; ce que tu auras de mâles est à l'Éternel (Exode, XIII, 12).

Tu me donneras le premier de tes fils, dit Iahveh (Exode, XXII, 29).

Tout ce qui naîtra le premier m'appartiendra, et même le premier mâle de toutes les bêtes, tant des bœufs que des brebis (Exode, XXXIV, 19).

Vieille tradition de la religion des Beni-Israël, qui fait du dieu Iahveh le frère de Moloch, dieu des Moabites et des Ammonites, à qui on sacrifiait aussi des enfants, et frère de Kémosch, à qui Mescha, roi de Moab, immola son fils aîné. Tradition au nom de laquelle Abraham et Jephthé se résignèrent au sacrifice, le premier de son fils Isaac, le second de sa fille unique.

La loi de Moïse, pour adoucir ces mœurs hors nature, pour humaniser cette religion de sang, permit de racheter la vie des premiers-nés, par le sacrifice d'un agneau ou d'un chevreau (prix aussi du rachat d'un âne, d'ailleurs : *Exode*, XIII, 12,XXXIV, 20).

Pour les pauvres gens, - et l'on veut faire passer pour tels Joseph et Marie, - le chevreau ou l'agneau pouvait même être remplacé par deux pigeonneaux ou deux tourterelles (Lévitique, XII, 8), prix en nature que devaient payer de même, comme offrandes pour le délit et pour le péché, ceux qui n'avaient pas eu entendu un serment ou avoir été témoins d'un fait, ceux qui touchaient aux choses souillées, etc. (Lévitique, V, 1-13).

Marie et Joseph, « selon la loi de Moïse, portèrent leur enfant à Jérusalem, lorsque furent achevés les jours de leur purification, pour le présenter au Seigneur (ainsi qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : Tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur), et pour offrir le sacrifice prescrit dans la loi du Seigneur : une paire de tourterelles ou deux pigeonneaux ».

Ainsi s'exprime l'Évangile Selon-Luc (II, 22-24) ; d'où il résulte que Jésus, fils premier-né ou békôr, fut consacré à Iahveh, comme lui appartenant, sa vie ayant été rachetée, conformément à la loi mosaïque ¹².

Être consacré à Iahveh, comme premier-né, comme *békôr*, chez les Juifs mosaïstes, c'est être voué pour toute sa vie au *naziréat*, c'est être *nazir*, *naziréen* ou *nazaréen*, qui s'orthographie en hébreu N Z B. L'hébreu s'écrivait sans voyelles, comme l'arabe de nos jours. C'est pourquoi la vocalisation des mots sémitiques présente des variations. Les Arabes prononcent Ibrahim le nom du patriarche que nous appelons Abraham. Cadmus, l'antique Cadmus, déjà si ancien du temps de Sophocle, Cadmus, le Phénicien, inventeur de l'alphabet et de l'écriture phonétique, parlait du gosier. Anatole France a bien voulu nous en informer. Son émission de voix assourdissait les voyelles. Rien de surprenant que l'on confonde entre elles. Il faut reconnaître dans les syllabes chaldéennes *Nebou-Koudou-Oussour* le fameux roi *Nabuchodonosor* que d'autres prononcent *Nébucaïnetsar*. Sans anomalie aucune, le mot N Z R en hébreu, dont la racine est bien Nazir, ainsi que le déclare Suidas, dans son Lexique historique, du X^e siècle, a pu donner *nazaréen* en français. Les Évangiles grecs eux-mêmes emploient indifféremment *Nazôraïos*, avec un ô long, ou *Nazarènos*, avec un a. Le latin dit *nazareus* ¹³.

- Tout premier-né m'appartient, dit Iahveh. Depuis que je frappai tout premier-né du pays d'Égypte, je me suis consacré tout premier-né en Israël, depuis les hommes jusqu'aux bêtes. Ils seront à moi. Je suis l'Éternel (Nombres, 111, 13).

- Avec quoi préviendrai-je l'Éternel ?... Avec des holocaustes, avec des veaux d'un an ? Donnerai-je mon premier-né pour mon forfait et le fruit de mes entrailles pour le péché de mon âme ? (Michée, VI, 6, 7, rappelant l'histoire de l'âne de Balaam, Nombres, XXII, 5).

¹² L'épithète grecque « premier-né » accolée à l'enfant de Joseph et de Marie paraît même bien intentionnelle.

Il me semble bien difficile, sur les textes évangéliques, que l'on puisse nier encore que la phrase du Selon-Matthieu affirme autre chose que cette certitude : Le Christ fut *nazir* et appelé, à cause de cela, *nazaréen*.

¹³ %%% ou ô %%%. L'expression complète est : Nazir Elohim. *Nazir* vient du verbe *Nazar*, avec les trois sens séparer, puis consacrer, et *s'abstenir*. L'assyrien a la forme Nazara, pour des sens tels que : maudire, ensorceler, avec des idées de magie.

Parmi les obligations des *Nazirs*, les plus connues étaient le port d'une longue chevelure, l'observation des rites du jeûne, la virginité, l'abstinence des boissons fermentées ¹⁴.

Samson, héros solaire, était nazir ou nazaréen. Un ange de Iahveh annonce à sa mère qu'elle sera enceinte, qu'elle enfantera un fils, - tout comme l'ange Gabriel fait à Marie, mère de Jésus, et à Élisabeth, mère de Jean-Baptiste : « Le rasoir ne passera point sur sa tête, dit-il, parce que l'enfant sera nazaréen de Iahveh dès le sein de sa mère... » laquelle, rapportant l'annonciation à son mari, prend à son compte, ignorante qu'elle est, l'interdiction de manger rien de souillé, de boire du vin et de la cervoise, « car l'enfant, - c'est le texte biblique qui répète, - sera *nazaréen* de Dieu dès le sein de sa mère jusqu'au jour de sa mort ». Voir Jugés, XIII, 5-14.

On sait ce qu'il advint à Samson pour avoir violé son naziréat en prenant une femme, une étrangère de Sçorek.

Samuel fut aussi nazir, bien que le mot manque dans la Bible, à son sujet (I, Samuel, I, 11). Sa mère Anna fait le vœu, si l'Éternel lui donne un enfant mâle, « de le vouer à Iahveh pour tous les jours de sa vie ; et aucun rasoir ne passera sur sa tête » ¹⁵.

L'ange Gabriel, en annonçant à Zacharie que sa femme Élisabeth va avoir un fils, proclame « qu'il sera grand devant le Seigneur; il ne boira pas de vin ni de boisson fermentée; il sera rempli du Saint-Esprit (variation chrétienne pour signifier : voué à Dieu) dès le sein de sa mère (Luc, I, 15) ». Nazaréen donc et aussi, Jean-Baptiste ¹⁶.

Les livres de l'Ancien Testament, les Évangiles dans le Nouveau, ne nous disent point que Samson, Samuel, Jean-Baptiste, bien que nazaréens, ou plutôt parce que tels, soient nés ou aient habité Nazareth.

Epiphane, dans le *Contra hœreses*, écrit : « Il y eut des Nazaréens avant le Christ, - c'est l'évidence même. Mais, je le répète, les chrétiens étaient désignés par tout le monde sous le, nom de *Nazaréens*. » Jésus-Christ fut le Nazaréen par excellence. ¹⁷

Que conclure ? sinon, contrairement à l'allégation du Selon-Matthieu, que ce n'est pas pour être né ou avoir habité à Nazareth que l'on est en général, et Jésus-Christ tout particulièrement, Nazaréen.

Et alors, en sens inverse, Jésus-Christ n'a-t-il pas été dit de Nazareth, c'est-à-dire nazaréen, parce qu'il fut le *Nazir*, par excellence, voué à Dieu jusqu'à la mort, - bien plus, par sa mort même ?

Nazaréen, et non Nazaréthain.

Ici, une remarque d'ordre philologique.

Quand les traductions portent Jésus-de-Nazareth, que nous comprenons comme Jésus de la ville de Nazareth, il faut savoir que le texte grec dit : Nazôraios ou Nazarênos et le texte latin . Nazareus. Pour être exactes, sans risquer une équivoque, les traductions devraient

Quand Il ne s'agit pas du Nazir par excellence, passé comme nom propre en toutes langues, ainsi que l'on fait pour *Messie* et pour *Christ* qui signifient : Oint, nazir se traduit en grec par %%%%, ou %%%%; celui qui a fait vœu ; %%%% : consacré ; en latin - consecratus.

¹⁴ Elles sont en détail dans les Nombres, chap.VI, vers. 1 à 12 et suivants.

¹⁵ Voir aussi - Amos, II, 11-12 et 1. Macchabées, III, 49-50.

¹⁶ Je prouverai d'ailleurs que tout ce qui est de Jean-Baptiste, sauf la décollation, invention littéraire, appartient au Crucifié de Ponce-Pilate.

¹⁷ 1. Tertullien (*Adversus Marcionem*, IV, 8) dit que les sectateurs de Jésus-Christ furent appelés %%%%, en particulier par les Juifs. Voir Actes XXIV, 5, disant de Paul : « une peste, qui excite des séditions parmi tous les Juifs dans le monde entier ; il est le chef de la secte des Nuzaréens ».

porter : Jésus Nazaréen, et non Jésus de Nazareth. Les exemples abondent (Matt., XXVI, 71 ; Marc, 1, 23 ; XIV, 67 ; Luc, IV, 34 ; XXIX, 19 ; Jean, XVIII, 5, etc.). Et jusque sur l'écriteau de la croix . *Jésus nazareus*, en latin ; %%%%, en grec (Jean, XIX, 19).

Que penserait-on si, parce que l'apôtre Paul, sous le nom de Saül, fut pharisien, ou avait traduit, au lieu de Saül Pharisien, Saül de Pharis ? Les exégètes sans doute prendraient Pharis pour une ville, que l'Église n'aurait pas manqué, un jour du ténébreux moyen-âge, d'identifier aussi avec quelque bourgade obscure.

Je m'en voudrais de « chercher, comme on dit, la petite bête ». Mais, tout de même, quand j'ai plus de quinze siècles de préjugé contre moi, je puis bien ne pas négliger des arguments de linguistique qui ont leur poids.

Si Nazareth ou Nazaret il y a, avec la finale *th* ou *t*, comme nom de ville, en hébreu, en grec, en latin, en français, les adjectifs formés pour qualifier les habitants de cette ville ne peuvent être, ni pour le grec, ni pour le latin, ni pour le français tout au moins, qui seuls nous importent, *Nazôraïos* ou *Nazarènos*, ni *Nazareus*, ni *nazaréen*. La chute du *th* ou du *t* final est inexplicable, contraire à toutes les règles savantes ou populaires de la phonétique et de l'étymologie.

Un habitant de Nazareth, en latin, serait dit, non pas même Nazarethus ou Nazaretheus, mais bien sûrement Nazarethanus, en français Nazarethain, - avec ou sans *h* ¹⁸.

La forme *Nazôraïos*, *Nazarènos*, *Nazareus*, *Nazaréen*, prouve que les scribes ecclésiastiques connaissaient l'origine du mot, et savaient qu'il ne dérivait pas de Nazareth. Ils savaient que c'est Nazareth qui a été tiré de Nazir. Nazareth c'est bien, symboliquement, la ville du Nazaréen.

Les Évangiles confirment.

On a l'impression de leur part, quand on les lit attentivement, d'une espèce de pudeur, - qui ne leur est cependant guère habituelle, - dans la fraude, et qui fait qu'ils n'osent pas citer trop fréquemment ce faux nom de ville.

Toutes les fois que le récit présente des faits actuels, vécus, où le Christ agit, et qui attirent et forcent l'attention sur Nazareth, les textes ne la nomment pas. Ils disent : sa patrie, sa ville, son pays (Matt., XIII, 54 ; Marc, VI, 1, notamment). Nazareth n'est expressément citée, sous ce nom, que dans des circonstances vagues, presque extérieures à la vie active du Christ. Nazareth n'est qu'à Jésus, et pas au Christ. On dirait que le scribe hésite à accoler Nazareth, comme nom de ville, au Christ, quand il s'agit d'événements qui nous le représentent sur scène, pour ainsi dire, « dans sa patrie ».

Une exception, une seule, cependant, mais d'importance, comme si les scribes s'étaient fait un jeu de présenter les Évangiles sous l'aspect d'une devinette, où ils laissent de temps en temps passer un trait que doit saisir le lecteur pour découvrir toute la vérité ¹⁹. Le Selon-Luc (IV, 16-30) cite expressément Nazareth, « où Jésus avait été élevé », - Jésus, naturellement, - en y rattachant un épisode essentiel de la carrière du Christ, celui où ses concitoyens veulent « le précipiter du haut de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie ».

¹⁸ Un habitant du Tilbet est-il dit Thibéen ou Thibétain ? Tertullien le sait si bien qu'il donne la forme *Nazôratoï*, avec un *t*, note 1 page %%%

¹⁹ C'est même à ces traits de lumière, filtrant ça et là dans le mystère du symbole et de l'allégorie, que l'on doit de retrouver l'histoire véritable du héros des Évangiles.

Nous examinerons de près le récit du Selon-Luc, quand nous discuterons sur l'emplacement de la « patrie », de la « ville » du Christ. Il suffit de noter en passant que l'auteur du Selon-Luc, sans conteste, bien qu'il la nomme Nazareth, n'ignorait pas non plus où se trouvait la « ville » du Christ, et, par suite, connaissait le nom vrai, qu'il ne donne pas.

L'Apocalypse et Nazareth.

En relevant l'allégation du Selon-Matthieu : « Il sera appelé Nazaréen », attribuée aux prophètes, et en interrogeant si elle ne serait pas fausse, puisque, de l'avis unanime, elle ne se trouve pas dans l'Ancien Testament, nous n'avons fait qu'obéir à une suggestion naturelle à laquelle nous autorisent les exégètes, bien que, trouvant le Saint-Esprit en défaut, ils n'osent pas le proclamer eux-mêmes.

Mais n'est-ce pas un tort de suivre les exégètes sur leur terrain ? Les Écritures étant divinement inspirées, le Selon-Matthieu n'a pu mentir pour nous tromper ou se tromper lui-même aussi grossièrement. Le Selon-Matthieu vise des prophéties évidentes. Il faut donc que ce soient les exégètes qui fassent fausse route. C'est certain.

Les exégètes, en effet, dès qu'il est question de prophètes et de prophéties, dans les Évangiles, ne pensent qu'à l'Ancien Testament.

Ils oublient un détail. C'est qu'il y a, dans le Nouveau Testament, tout un livre qui n'est qu'une prophétie, d'ailleurs effroyable. C'est l'Apocalypse. Bien que l'Église l'ait rejetée tout à la fin du canon des Écritures, elle est antérieure aux Évangiles, et de beaucoup, même si on lui assigne la date 69 sous Néron, ou 92, sous Domitien, de l'ère chrétienne, comme font les érudits, et antérieure aux plus anciens livres chrétiens, y compris les Lettres de l'apôtre Paul, si, conformément à notre conviction, et comme nous l'avons déjà fait entrevoir, elle remonte aux environs de la quinzième année du règne de Tibère ²⁰.

L'Apocalypse devrait ouvrir le Nouveau Testament, dont elle est le prologue, et qui en est sorti. Les critiques qui la placent à la fin témoignent de la même finesse psychologique que ceux qui, classant en un recueil chronologique les documents de la Grande Guerre, commenceraient par le Traité de Versailles et concluraient par les pièces diplomatiques antérieures à août 1914 ²¹.

Or, dans l'Apocalypse, - « Heureux celui qui lit et ceux qui entendent la parole de *cette* prophétie (le mot y est), et qui observent ce qui s'y trouve écrit ! » (I, 3) - au chapitre III, aux versets 12 et 13, la Révélation (les prophètes, comme dit le Selon-Matthieu) proclame ceci, en faveur des élus du Royaume de Dieu : « Celui qui vaincra... j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem (Nazareth), qui descend du ciel, d'après de mon Dieu, ainsi que *mon nouveau nom* (Jésus, Nazareus, comme sur la croix.

²⁰ . On y a inséré quelques traits par la suite qui peuvent s'appliquer à divers empereurs romains postérieurs, afin de permettre d'en contester la véritable date, au temps de Tibère. Mais on ne peut réussir dans cette imposture. Je le prouverai. L'Apocalypse est la dernière des prophéties juives, puisque le monde va disparaître ; elle annonce cette disparition, « la fin des temps ». D'ailleurs, il n'y a plus de prophétie, ni de prophète, après Jean-Joannès. Jésus-Christ l'a dit : Jean fut un prophète, Nabi et Rabbi, et plus qu'un prophète, le plus grand de tous. Jésus-Christ l'a dit aussi, et pour cause. Il savait ce qu'il disait de son corps de chair.

²¹ Les livres du Nouveau Testament ont été classés à la juive, de droite à gauche, comme les écritures sémitiques. L'Apocalypse est bien le premier

L'ange Gabriel avait lu l'Apocalypse). Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises ! »

L'auteur du Selon-Matthieu avait des oreilles. Il a entendu, et compris. Nous aussi. Il a donné à « la patrie » du Nazaréen, son nom nouveau : Nazareth. Il n'a pas commis de faux : faisons lui amende honorable. Il sourit de sa malice. Et il pense que c'est pour les exégètes et critiques de toutes robes qu'il est écrit : « Ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point ».

L'on comprend maintenant pourquoi les anciens écrits judaïques et autres ne mentionnent pas Nazareth. La ville natale du Christ portait un autre nom. ²²

L'emplacement.

Dissimulée sous un nom symbolique, la patrie du Christ Jésus avait-elle du moins la position géographique qu'on lui a assignée au VIII^e siècle ? N'en croyez rien.

Que cette position, comme le nom, soit inconnue jusqu'à Jésus-Christ, même en ne doutant pas, contre l'évidence, de la réalité du nom, on peut l'admettre. Mais après Jésus-Christ ? Mais après les Évangiles ?

Étrange chose ! Le fils de Dieu naît ou habite dans une ville de Galilée, en pleine civilisation antique. Le pays a un roi, Hérode, sous le protectorat de Rome qui y fait résider un proconsul, un procureur ; des légions y tiennent garnison. Le monde entier assiste à des prodiges tels que Nazareth, au lieu d'entrer dans l'histoire et la géographie par la porte basse des Évangiles, aurait dû y pénétrer comme par une effraction dont le retentissement secouerait tous les récits des écrivains du temps. Et personne ne s'est préoccupé de nous fixer sur la situation ni sur le nom de la ville, désormais célèbre, du héros des Écritures ?

Les Évangiles dits canoniques effacent, on le sent, à peu près tout ce qui pourrait mettre sur la trace de la vérité. Muets aussi les Évangiles dits apocryphes, ceux de l'Enfance en particulier, où l'on raconte sur Jésus, « qui a été élevé à Nazareth », tant de détails puérils et ridicules ?

« On se rend compte aisément du besoin qui les a fait naître, dit M. Gaston Boissier des Évangiles apocryphes (Origines de la poésie chrétienne, p. 7). Les Évangiles canoniques, qui ne s'occupent que de l'apostolat du Christ (affirmation conventionnelle), et sont si sobres de renseignements sur sa famille et son enfance, ne parvenaient pas à contenter l'ardente curiosité des nouveaux chrétiens... Les Évangiles apocryphes... ou y raconte avec des détails infinis la vie de ses parents, les épisodes merveilleux de sa naissance, ses premières années et la fuite en Égypte... Saint Joseph leur doit beaucoup. Un évangile entier est consacré à raconter sa vie... »

Comment se fait-il que dans tout ce fatras, destiné à contenter « l'ardente curiosité », très naturelle au surplus, des nouveaux chrétiens, on ne trouve rien sur Nazareth, sur son emplacement en Galilée, ce qui aurait permis aux pèlerins naïfs de ne pas attendre le Moyen Âge pour aller contempler l'atelier de saint Joseph, comme dit M. Charles Guignebert, et la

²² L'Esprit qui parle aux Eglises, c'est, je pense, en style non théologique mais profane, comme tout le monde fait, c'est, dis-je, l'Apôtre qui a envoyé la Révélation du Christ-Joannès, l'Apocalypse aux sept Eglises. C'est Papias, celui qui avait écrit un commentaire en cinq livres que l'Eglise a fait disparaître, sur les Paroles du Rabbi, les *Logia Kuriou*, comprenez : L'Apocalypse, et non l'on ne sait quel amorphe et béat discours sur la montagne en huit phrases. Avec l'envoi de L'Apocalypse, auquel était joint le Commentaire, la Transfiguration du Crucifié de Ponce-Pilate commence. On commence à substituer la légende à l'histoire. Le *nom* que l'on inscrit sur « celui qui vaincra », messianiste encore, mais en passe de devenir chrétien de chrétien, c'est le nom du Nazir, - il n'est pas encore Jésus-Christ - et c'est pourquoi les premiers « chrétiens » sont dits Nazaréens, comme la cité du Nazir, Dieu en puissance, est Nazareth. Nazaréens = Nazôratoï, a dit Tertullien.

chambre (dont on fait une grotte à Nazareth, comme à Bethléhem) où eut lieu le « mystère » de l'Incarnation ?

Dans les Épîtres apostoliques, rien non plus. Dans les auteurs profanes, silence général. Chez les apologistes et polémistes chrétiens, - « faisant du Christianisme, a dit Renan, une longue controverse », - pas un mot, pas une description pour situer cette Nazareth qui n'est nulle part. Les siècles s'écoulaient. Origène, Tertullien, saint Augustin, Lactance emplissent le monde du nom de Nazareth. L'empereur Julien écrit pour « dénoncer la fourberie purement humaine des Évangiles ». Nazareth est et reste perdue. Nul n'a su jamais, nul n'a dit, personne ne sait plus où elle est ? En vérité ! Si bien qu'au Moyen Age, au VIII^e-IX^e siècle, l'Église se demande tout à coup où peut bien se trouver la « ville » de son dieu, qu'elle a laissée s'égarer. Elle cherche, et, dans sa détresse, après des explorations dont on voudrait bien connaître le détail, les éléments et les bases, elle choisit, - tout près de la Bethléhem de Galilée (Josué, XX, 15) et peut-être pour créer une confusion de plus avec la Bethléhem de Juda, patrie d'Isaï, père de David ²³, - à vingt-cinq lieux au nord de Jérusalem et à huit ou neuf heures de marche du lac de Tibériade, au sud de *Capernaïm*, un site, dans la tribu de Zabulon, où elle fait bâtir et aménager tout ce qu'il lui plaît. Nazareth est fondée.

Qui donc, au VIII^e siècle, au IX^e même, dans un monde qui sort de l'agonie des invasions barbares, tout secoué par les guerres, retombé à l'enfance, qui, je le demande, pouvait contrôler les faits et gestes de l'Église ?

A-t-elle pensé aux difficultés qu'elle léguait à l'histoire ? Et, si elle s'en est inquiétée, n'a-t-elle pas cru que l'histoire ne viendrait jamais pour elle, qu'elle ne parlerait pas, qu'elle n'oserait ? Les exégètes, y compris des hommes comme Ernest Renan, comme les professeurs assis dans les chaires officielles et laïques, lui ont donné raison, en lui faisant confiance.

Mais cette confiance, l'Histoire la lui doit-elle ?

Documents tardifs.

Dans le Dictionnaire de la Bible de F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, à l'article Nazareth, très orthodoxe, sous la signature A. Legendre, où l'en sent le désir *d'authentifier* Nazareth le plus haut qu'on puisse remonter, on ne peut rien offrir, avant 808, qui prouve que la « patrie » du Christ fut sur l'emplacement qu'on lui donne aujourd'hui. En 808, un document (Commematorium de Casis Dei) dit qu'à un mille de Nazareth, où les Juifs voulurent précipiter le Christ Seigneur, est construit un monastère avec église en l'honneur de huit moines. L'Église aujourd'hui place le mont de la Précipitation à quarante minutes au sud, ce qui fait une distance de plus d'un mille, sur un rocher à pic qui surplombe un ravin. Désaccord avec le document le plus ancien.

Ce n'est qu'au XVI^e siècle qu'apparaissent des documents détaillés : Greffin Agaffart : *Relation de terre sainte* ; et, au XVII^e, Quœresmius: *Elucidatio terræ sanctæ*.

Dans les œuvres de saint Jérôme, on a placé une œuvre qui n'est pas de lui : *Liber nominum locorum ex Actis* (Livre des noms de localités, etc.), qui dit qu'il y a deux églises dans ce bourg (de Nazareth), ce qui ne donne aucune indication sur son emplacement, à supposer l'œuvre du III^e siècle, ce qui n'est pas vraisemblable.

Je pense que les travaux de construction de Nazareth datent partout de l'époque des Croisades.

Epiphane (Adv. hœr., t. XLI, col. 216. Patrologie) parle bien d'un Joseph de Tibériade qui demanda à Constantin l'autorisation de construire des églises où personne ne l'avait pu, dans les villages juifs : Tibériade, Diocésarée, Nazareth, Sepphoris, Kaphernaïm, « où les

²³ Nous y reviendrons à propos du lac de Génézareth, ci-après.

Juifs veillent avec soin à ce que qui que ce soit d'un autre peuple n'habite avec eux », et qui en construisit à Diocésarée... et autres villes.

A supposer que ce texte soit authentique et relate un fait vrai, - ou peut en douter par la phrase entre guillemets qui affirme une chose invraisemblable et fautive, - ne voit-on pas que la liste même des villes qu'il cite nous oriente invinciblement vers le lac de Génézareth ?

Il en est de même d'un texte d'Asculfe qui dit que Nazareth est, comme Kaphernaïm, *sans murs d'enceinte*. C'est encore le lac de Génézareth qui est évoqué, - et peut-être aussi la vraie ville natale du Christ, sous son nom symbolique, laquelle, nous le verrons, *forteresse naturelle*, n'avait pas besoin en effet de murs d'enceinte.

Vers les confins de la Galilée.

En construisant une Nazareth à l'emplacement où elle se trouve, - en turc *En-Nasirah*, traduction de Nazareth, avec sa vraie racine Nazir²⁴, - l'Église n'a même pas songé à ce que peuvent laisser passer de vérité historique et géographique les Évangiles, pour qui les lit d'une façon suivie et d'un esprit réfléchi.

Voici le *Selon-Matthieu* tout d'abord.

Le passage (II, 22) que nous avons signalé sur l'origine de l'épithète nazaréen donne quelques indications précieuses, dont les traducteurs affaiblissent d'ailleurs singulièrement la portée. Le texte grec mérite d'être analysé de près. Le verbe français se retirer n'a pas la force du verbe grec traduit, qui implique l'idée de « retraite à l'écart ». D'autre part, le substantif grec que l'on interprète par territoire, province (de Galilée), n'a pas cette étendue vague ; il signifie restrictivement : « les parties » de la Galilée. Une traduction peu littérale, pour restituer au texte grec toute sa valeur, serait celle-ci :

« *Joseph se retira, comme en une retraite, et alla habiter les confins perdus de la Galilée.* »

Où a-t-on « identifié », selon l'euphémisme de M. Charles Guignebert, la ville de Nazareth, au VIII^e siècle, peut-être au IX^e ? Dans les hauteurs qui ferment au nord la plaine d'Esdrélon, soit au centre de la Galilée, comme est, par exemple, Aurillac en France.

Il n'est pas impossible de deviner comment, voulant substituer à la ville natale du Christ une ville sur un emplacement nouveau, le nom étant déjà substitué, l'Église a choisi l'emplacement actuel.

A. Neubauer²⁵, nous apprend que le *Talmud* nomme une ville Seriyéh, qu'il accole à celui de Bethléhem de Galilée, pour dire : Bethléhem-ès Seriyéh. Seriyéli, explique alors Neubauer, qui veut prouver que Nazareth dérive de Seriyéh, serait mis pour N'Seriyeh, l'N ou nun initial ayant été omis par un copiste. A moins qu'on n'invente cette omission d'un N pour aboutir à N'Seriyeh et à Nazareth. Ce qui est plus vraisemblable.

²⁴ Car il est des critiques qui, pour ne pas vouloir reconnaître que Nazareth et nazaréen viennent de Nazir, ergotent sur la lettre Z de Nazir qui, en hébreu, serait un *Zaïn* ou un S. En transposant le mot en grec, avec un *dzéta* (ζ) donnant un z en lettres françaises, -on fait comme si le *Zaïn* ou S hébreu était un *tsadé*. Le grec aurait dû transcrire le mot avec un sigma (σ, s) : Nasir. (Voir Charles Guignebert : *La Vie cachée de Jésus*, p. 71). Dirait-on pas que les critiques s'obstinent à fermer les yeux sur la vérité ? Comme si le *tsadé* hébreu rendu par le *dzéta* (ζ) grec était une exception linguistique ? Comme si cela ne s'était jamais vu ! Est-ce que les Septante ne rendent pas l'hébreu Us (Ous), avec un *Zaïn*, par le grec σσσ, avec un *dzéta*, comme si l'hébreu avait un *tsadé* ? (Voir Genèse, X, 23, XXII, 21). De même, *So'har*, avec un S, est traduit σσσσ avec un *dzéta* (Genèse, XIII, 10).

Et il faut remarquer, à l'inverse, que le turc *En-Nasirah* s'écrit avec un S ou *sad* arabe qui, lui, correspond au *tsadé* hébreu.

²⁵ Géographie du Talmud, Paris, 1868.

Or, justement, la Nazareth actuelle est toute voisine de la Bethléhem galiléenne. Le nom de N'Seriyeh a guidé et déterminé le choix du site de la Nazareth actuelle.

L'identification ecclésiastique de Nazareth au ville-,Xe siècle a consisté à faire de l'humble bourgade de N'Seriyeh, la Nazareth, « patrie » de Jésus, dont personne ne pouvait ou ne voulait plus dire la situation vraie. Le nom de la ville de Bethléhem, voisine, quoique galiléenne et non de Juda, ne pouvait être un obstacle, au contraire. Seriyeh, évidemment, a disparu.

A toutes les combinaisons équivoques, faussant la géographie, s'oppose d'abord, en attendant le *Selon-Luc*, le texte du *Selon-Matthieu*. Il place la résidence de Joseph dans « les parties » de la Galilée qui confinent à ses frontières, vers le désert, c'est-à-dire en Galilée transjordanienne, et, pour tout dire, derrière le lac de Génézareth. Le *Selon-Matthieu* sait que « les parties » de territoire dont il parle ne sont pas la Galilée à l'époque du Christ. Elles n'y ont été incorporées **qu'après Vespasien et Titus**.

Le Gê-nazareth.

Le lac de Génézareth ne s'appelle ainsi que dans les Évangiles et les Écritures chrétiennes. Son nom historique, son nom juif, c'est : lac de Kinnéreth ²⁶. Les Romains, les Hérodes plutôt, pour faire honneur à Tibère, l'ont dénommé lac ou mer de Tibériade, à cause de la ville de Tibérias qu'ils ont édiflée sur ses bords. Pourquoi le christianisme a-t-il baptisé ce lac, lac de Génézareth, sinon parce que Nazareth se trouvait à portée de ses rives ? Que signifie, en effet, Génézareth ? Terre-de-Nazareth, terre-nazaréenne. Ne pas oublier que les scribes écrivent en langue grecque : « Gê », terre. Le lac de Génézareth, c'est le lac qui baigne la terre nazaréenne, parce que la patrie du Nazaréen, tout auprès, en est une ville importante, - qui sait ? la capitale.

Si les exégètes avaient la saine vue intellectuelle du commun des hommes, au lieu d'admettre une Nazareth, dont le nom est en dehors de l'histoire, dont la situation, perdue pendant huit siècles par l'Église intéressée, a été ensuite fixée par elle arbitrairement à Seriyeh, rien que cette dénomination si expressive: lac de Génézareth, devait les conduire, pour retrouver la ville du Nazaréen, sur les bords de ce lac de Kinnéreth, que les Évangiles n'ont appelé de Génézareth, que parce que la ville du Nazir était près de ses rives, comme le lac Léman s'appelle aussi lac de Genève, parce que cette ville est baignée par le lac.

A ces conclusions, des critiques opposent ²⁷ que le nom de Génézareth se rencontre dans le premier livre des Macchabées (XI, 67), comme implicitement contenu dans le mot Gennésar, désignant sans contredit, le lac et les territoires de Génézareth. Et je me demande pourquoi on n'y a pas ajouté Flavius-Josèphe, citez qui Gennésar abonde : *Guerres contre les Romains*, liv. III, X, 8, et *Antiquités judaïques*, V, 1, 22 ; VI, 22 ; XIII, 2, 1 ; 2, 3 ; 5, 7 ?

J'admets que Gennésar, dans les Macchabées et Flavius-Josèphe, désigne le lac de Génézareth. Il en résulterait que s'il y a un rapport entre Génézareth, lac et région, et Nazareth, ville, il date au moins du temps des Macchabées. Si Génézareth n'est pas le lac de la terre de Nazareth, et dérive de Gennésar, d'où provient donc Gennésar, que l'on rencontre, au lieu de Kinnéreth, dans les Macchabées et Flavius-Josèphe ? Les critiques et érudits répondent: Gennésar est une forme dérivée de Ganeser, qui signifie « jardin des Dix », et l'on

²⁶ **Josué** XI, 2 : « Jabin, roi de Hatsor,.... envoya des messagers... aux rois qui étaient au nord dans la montagne, dans la plaine au midi de Kinnéreth. » Et XIX, 35 : « Les villes fortes (du territoire des fils de Nephthali) étaient... Kinnéreth ». Josué énumère toutes les villes des douze tribus d'Israël. Pas de Nazareth,

Kinnéreth signifie « petite harpe ». Le lac de Kinnéreth a, en effet, la forme d'une harpe, dit-on. En tout cas, Kinnéreth est une ville forte, sur une montagne, avec une plaine au sud. Il faut retenir ceci.

²⁷ Et notamment dans une réponse à mon étude sur Nazareth dans le *Mercure de France*, du 15 décembre 1922.

ajoute, au petit bonheur - des dix... villes constituant la colonie de la Décapole. Allégation fantaisiste et anachronique. Il n'y a pas de Décapole, au temps des Macchabées. La Décapole n'apparaît que lorsque Rome, après Pompée, quelque 80 à 100 ans plus tard que les Macchabées, sont intervenus dans les affaires judaïques. Conquêtes et colonies romaines, les Dix villes, la Décapole, sont contemporaines de la « Louve, la Bête aux sept têtes » sur ses sept collines à Rome, poussant « dix cornes » en Palestine. Gennésar, Gan-esser, au temps des Macchabées, n'explique Genezareth qu'en donnant force rétroactive aux inventions messianistes datant au plus tôt du temps d'Auguste et de Tibère ²⁸.

On en est d'autant plus sûr que, dans Origène, donné comme du II^e siècle après Jésus-Christ, on peut lire l'aveu de lui (In Matth., XI, 6) qu'il ne connaît pas la signification de Genezareth et ne peut fonder d'allégorie sur le mot. Il ne veut pas révéler que Genezareth vient de Nazareth, ce qu'il sait fort bien. Et il ignore encore que Genezareth vient de Gennésar, car s'il le savait, s'il avait trouvé Gennésar dans Flavius-Josèphe qui existe, encore intact, on veut le croire, de son temps, et dans les Macchabées, que l'on est en train sans doute de fabriquer, il n'aurait pas manqué de s'en expliquer par allégorie. Saint Jérôme (In Matth., XIV, 34) est tout aussi ignorant : il reproduit les paroles d'Origène et les fait siennes. C'est un compère et un complice.

²⁸ Les exégètes ont abusé vraiment, de l'affirmation à priori et des justifications par à peu-près. C'était bon au temps où personne n'y allait voir. Règne fini. Aujourd'hui nous voulons des raisons. Si on ne nous les donne pas, nous tenons l'affirmation pour puérite et ne prouvant rien. Et justement, ce texte des Macchabées où se lit « l'eau de Gennésar » est infiniment suspect. En effet, à quelle date les livres des Macchabées ont-ils paru ? L'Église, qui n'admet comme « non apocryphes » que les deux premiers livres, prétend que le texte primitif du premier fut écrit en *hébreu*, vers 135 avant notre ère. Si c'était vrai, l'auteur serait un Juif, de beaucoup antérieur au Christianisme. Pourquoi les Rabbins israélites n'auraient-ils pas conservé ce texte, au même titre que les autres livres hébraïques ? Or, ils ne le connaissent pas. L'Église non plus ne peut le montrer. Elle ne produit qu'une soi-disant traduction *grecque*, « très ancienne », dit-elle, mais postérieure tout de même d'un ou deux siècles à l'an 1 de l'ère chrétienne. Ce texte est-il vraiment une traduction ? N'est-il pas plutôt, en original, un texte grec ? Tout le prouve. Mais fût-il une traduction, c'est une traduction d'Église, une œuvre de Judéo-hellène, messianiste. Rien d'étrange, sous la plume du scribe, dans l'appellation Gennésar. Le contraire serait plus surprenant. Travail d'approche vers l'invention de Nazareth. Je tiens donc toujours que le lac de Genezareth ne s'appelle ainsi que parce que « Nazareth » se trouvait sur les bords.

Les livres des Macchabées, qu'on le remarque, sont une œuvre « messianiste » au premier chef, exaltation enthousiaste des luttes juives contre la domination étrangère.

Quant à Flavius-Josèphe, l'Église l'a trop sophistiqué pour que l'on hésite à affirmer que, dans son texte, Gennésar a été substitué à Kinnéareth.

Au sujet des livres des Macchabées, un passage d'Eusèbe m'a toujours paru mériter quelque attention (Hist. eccl., liv. III, chap. IX, x, 6). Écrivant sur Flavius-Josèphe et les livres qu'il a laissés, Eusèbe, après avoir cité les Antiquités et les Guerres des Juifs, et d'autres œuvres plus courtes, affirme ceci : « Cet écrivain a encore composé un ouvrage qui n'est pas indigne de lui, *sur la toute-puissance de la raison* et que certains ont intitulé : *Macchabaïcon*, parce qu'il renferme les combats des Hébreux qui ont lutté d'une façon virile pour la piété envers la Divinité, ainsi que le racontent les livres des Macchabées » On prétend aujourd'hui, - des critiques allemands, - que cet ouvrage n'est pas de Fl. Josèphe, mais d'un autre écrivain du même temps. (Il est quelquefois compté comme quatrième livre des Macchabées). Il peut paraître étonnant, en effet, que Flavius-Josèphe ait écrit le *Macchabaïcon*, à part, avec les combats des Hébreux pour la piété, ainsi que le racontent les livres des Macchabées, alors que, dans son grand ouvrage des *antiquités*, il a donné toute l'histoire des Macchabées d'une façon assez synoptique avec les livres non apocryphes des Macchabées. Eusèbe le savait. Il avait les œuvres de Flavius-Josèphe et les livres non apocryphes des Macchabées. Pourquoi attribue-t-il alors à Flavius-Josèphe un *Macchabaïcon* dont le sujet était déjà dans ses œuvres ? Je ne vois qu'une raison : essayer, conformément à la thèse de l'Église, de dater antérieurement à Flavius-Josèphe les livres des Macchabées. Et cette tentative confirmerait le soupçon, comme une quasi-certitude, que le texte grec des Macchabées est bien un original du I^{er} ou II^e siècle après J.-C. Livre messianiste, et c'est pourquoi l'Église, l'ecclesia, qui n'a été que la synagogue jusqu'au III^e ou IV^e siècle, a été obligée de les subir par adoption, comme *l'Apocalypse*, certaines épîtres « catholiques », -épithète faite pour tromper encore, - celles de Juda, ou Pierre. De même l'Évangile gnostique de **Cérinthe** est devenu celui de Jean, le *Selon-Jean*.

Ce qui corrobore ces conclusions, c'est que, dans Origène déjà cité (*De nominis hebraïcis*), on trouve Geneser - il n'ignorait donc pas le terme, - traduit par (*h*)*ortus principum*, jardin des princes, comme si le nom était - *Gan-sârim*. Et c'est aussi ce qui permet de suivre l'évolution de la fraude, et de découvrir comment de *Gan-sârim*, dont on garde le sens, on a glissé à Gan-éser puis Gen-esar, dans Origène, sans même changer la traduction, et à peu près de Genezareth où l'on aboutit. Et aujourd'hui le jardin des princes devient le Jardin des Dix.

Dans le Talmud, un midrasch (*Bereschit rabba*, ch. XCVIII) donne Gân-sârim, jardin des princes, pour désigner cette contrée de Nephtali qui avoisinait le lac de Kinnéret. Il n'y a jamais eu de Gennesar qu'avec le christianisme²⁹.

Rien de plus clair ni de plus certain. Je ne puis m'empêcher de penser que si Genève avait disparu des bords de son lac, les exégètes la retrouveraient, vraisemblablement dans les rues de Grenoble. Comme Genezareth, Genosar, Gan'eser, est-ce qu'on n'aboutit pas à Genève par Grenoble, - linguistiquement ? Grenoble, Genoble, Genobe, Genove, Genève. C'est très simple, et tout aussi scientifique que les déductions sur Gan-eser.

Mais poursuivons notre recherche.

Les prédications du lac.

Les récits évangéliques qui forment l'ensemble du Ministère en Galilée, et où prennent place ce qu' Ernest Renan, appelle « les prédications du lac », supposent d'ailleurs Nazareth sur les bords du lac. Ils sont incohérents et incompréhensibles avec l'actuelle Nazareth. Si l'Église, en quête de cette ville disparue, si les exégètes l'avaient cherchée dans les Écritures, ils l'auraient trouvée : « Qui cherche, trouve », est un proverbe éminemment évangélique³⁰.

Dans le désordre voulu qui a présidé à la composition des Évangiles, du moins les prédications du lac constituent-elles un bloc vivant, compact et qui se tient. La vérité est là ; on la touche : Lac de Genezareth, Capernaüm, Bethsaïda, Nazareth, toute la géographie des Évangiles tourne autour du lac. Personnages de la famille, disciples, tous sont réunis sur ce théâtre : le Christ, Marie, sa mère, - Joseph a disparu, - ses frères et ses sœurs, et cette mystérieuse mère des fils de cet étrange Zébédée, grande ombre émouvante, trop émouvante, pour n'être pas, puisqu'on l'évoque, celle même de Joseph, sous un surnom horoscopique³¹, et dont les fils, à y regarder de près, ne peuvent pas ne pas se confondre avec les frères du Christ. La terre du Nazaréen, la Gê-Nazareth, c'est bien celle qui baigne le lac, et nulle autre ; et sa famille, autour du berceau de ce lac, peuple toutes les villes et bourgades qui en sertissent les rives.

Les scribes ont fait des efforts surhumains pour trancher le nœud géographique qui, à tout instant, quand il s'agit de la patrie du Christ, nous lie, nous attache, nous rive au littoral

²⁹ Je pense que la démonstration sur ce point suffit. Aussi ai-je négligé de discuter au sujet de certaines formes intermédiaires comme Cinéret, Cennéret, déformations de Kinnéret, et qui marquent certaines étapes de la fraude, esquisses, essais, brouillons du travail qui a abouti à la forme Gennesar, introduite avec force rétroactive dans Flavius-Josèphe et les Macchabées, après Origène, après Jérôme, soit, au plus tôt, au IV^e siècle.

³⁰ La fraude elle-même sert souvent la vérité. La fraude *Gennesar*, toute fraude qu'elle soit, nous conduit tout de même à une « Nazareth » située sur les bords du lac. A l'époque où l'on perpétrait la fraude Gennesar, on n'en était encore qu'au premier « temps » de l'imposture totale. On n'avait pas à cette époque, transposé l'emplacement, deuxième temps, bien plus tard.

³¹ Dans Zébédée, il y a le *Zéb* chaldéen, signe zodiacal, celui des Poissons (qui suit le *Zachù*, en chaldéen, ou *Verseau*), le signe de la Grâce dans la Christologie. Que le père du Christ soit personnifié par le Zachu, auteur du Zèb ou Zeb-deos, Zébédée, quelque chose comme le faiseur de Poissons, quoi d'impossible ? Nous nous étendrons longuement plus tard sur ce point, que nous avons indiqué en passant, à diverses reprises.

du lac de Génézareth ; il est trop solide pour qu'ils l'aient pu. Ils l'ont desserré tout au plus ; mais il tient encore. Nous allons le renouer, Évangiles en mains.

Le *Selon-Matthieu* (XIII, 54) nous fait voir Jésus-Christ dans sa « ville ». Il n'ose pas employer le faux nom de Nazareth. Le *Selon-Marc* (VI, 1) non plus. Mais la suite du récit ne laisse aucun doute. Nous sommes bien à Nazareth. Le chapitre XIII de Matthieu se termine par la phrase suivante qui le prouve : « Il ne fit pas LA beaucoup de miracles, à cause de l'incrédulité de ses compatriotes ». Laissant Jésus à Nazareth, le chapitre XIV, dans ses douze premiers versets, insère l'épisode de la décollation de Baptiste ; puis, « Jésus ayant appris ces choses (l'épisode qui précède), partit de LA », de Nazareth évidemment où le *Selon-Matthieu* l'a laissé pour raconter la mort de Jean-Baptiste ; Jésus n'a pas bougé. L'épisode de Jean-Baptiste pourrait s'intercaler tout aussi bien autre part. En le faisant sauter, la continuité du récit touchant Jésus n'y perd rien, au contraire. Jésus part donc de là, de Nazareth. A pied ? Non. « Dans une barque », dit le *Selon-Matthieu* (XIV, 13).

Avec la Nazareth actuelle, comment en partir dans une barque ? Donc, Nazareth touche le lac de près.

Nazareth sur les bords du lac.

Est-il impossible de préciser sur quelle rive, orientale ou occidentale, se trouvait la « ville » ?

Dans les récits parallèles du *Selon-Marc*, moins clairs que le *Selon-Matthieu*, parce qu'ils mêlent divers incidents qui compliquent les choses, on aboutit (VI, 32), avec les disciples en plus, à la situation du *Selon-Matthieu* : « Jésus partant dans une barque, pour se retirer à l'écart dans un lieu désert ». Les deux Évangiles s'expriment identiquement de même. Ils se raccordent. Ce lieu désert n'est donc pas loin de Nazareth, car la foule a suivi la barque, qui a donc vogué en longeant la rive. Jésus accoste au rivage, prend terre, et nous assistons à la Multiplication des pains. Les deux Évangiles sont d'accord toujours.

« Aussitôt après, continue le *Selon-Marc* (VI, 45-46), Jésus obligea ses disciples à entrer dans la barque et à passer avant lui sur l'autre rive, vers Bethsaïda... »

Il y a deux Bethsaïda sur « l'autre rive » du lac de Génézareth : l'une, au nord-ouest, Bethsaïda Julias ; l'autre, à l'ouest, Bethsaïda de Galilée, où habite « la mère des fils de Zébédée ». C'est celle-ci que vise Jésus, certainement. Mais qu'on choisisse celle qu'on voudra des deux. Elles sont sur « l'autre rive », la rive occidentale. Jésus se trouve donc sur la rive orientale, qu'il a remontée vers le nord depuis Nazareth au sud.

Le *Selon-Jean* (VI, 1), avant la multiplication des pains, _récit parallèle à ceux des autres Évangiles, y compris le *Selon-Luc* (VIII et IX), et qui mérite d'autant plus de crédit que d'ordinaire cet Évangile s'écarte du tout au tout des trois autres, assez semblables, et dits synoptiques pour cette raison; de vrai, ils ont été synoptisés, _le *Selon-Jean* fait venir Jésus de Capernaüm pour accomplir le miracle de la Multiplication des pains, « de l'autre côté de la mer de Galilée ou de Tibériade ». Et c'est de cet autre côté, opposé à Capernaüm, qu'il le fait partir, le soir venu, pour rentrer à Capernaüm, « sur l'autre rive ».

Autrement dit, le *Selon-Jean* fait traverser le lac à Jésus, une première fois pour se rendre de Capernaüm (rive occidentale, car Capernaüm touche Bethsaïda de Galilée) au lieu de la Multiplication des pains sur la rive orientale, puis, une deuxième fois, le miracle fait, et le soir venu, de la rive orientale à Capernaüm

Ainsi la patrie du Nazaréen sort des ténèbres sur la rive orientale du lac de Génézareth, quelque part vers la région sud de cette rive. Nous approchons. Nous allons arriver

Sur la montagne.

Le *Selon-Luc*, parlant de Jésus de Nazareth, - il nomme la ville, contrairement à Matthieu et Marc, - nous le montre discourant dans la synagogue, se prétendant le Messie, et soulevant une telle colère que ses concitoyens, - ici, il faut citer textuellement, - « l'entraînèrent hors de la ville et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, pour le jeter en bas (IV, 29-30) ».

Détail topographique important au plus haut point.

La patrie du Christ était bâtie sur une montagne. « Une ville située sur une montagne, dit Jésus pensant à la sienne (Matth., V, 14), ne peut-être cachée. »

Nazareth, celle de l'Église, est-elle sur une montagne ?

Elle s'étend au bas de la pente douce d'une colline, au sud-ouest d'un vaste cirque, environné de hauteurs, - 400 à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, - aux croupes mollement arrondies.

Renan, qui l'a vue, la décrit « dans un pli de terrain », dont « l'horizon est étroit ». Il prétend que les « Nazaréens » voulurent tuer Jésus « en le précipitant d'un sommet escarpé ». N'en ayant pas trouvé, il va chercher le « rocher à pic qui est très près de Nazareth, au-dessus de l'église actuelle des Maronites », rejetant le prétendu mont de la Précipitation qui est à une heure de Nazareth.

Le mont de la Précipitation est la trouvaille ecclésiastique pour rendre plausible l'épisode du *Selon-Luc* avec l'ex-Seriyeh, la Nazareth actuelle. Renan, ayant rompu avec l'Église, conteste le mont de la Précipitation qui ne vaut pas grand'chose, et le remplace par le rocher à pic des Maronites, qui ne vaut rien du tout, devant la précision du texte évangélique. Le *Selon-Luc*, dans un raccourci saisissant, dessine une ville bâtie sur une montagne abrupte, pas très loin du sommet, découvrant un large horizon. La montagne a des parois à pic, pour qu'on puisse précipiter quelqu'un avec quelque chance qu'il ne roule pas sur une pente où il puisse s'agripper, mais tombe de haut dans le vide, pour aller s'écraser sur le roc en bas.

La phrase concise du *Selon-Luc* suppose aussi une scène dramatique, manifestation de foule fanatique, poussant Jésus devant elle, jusqu'au sommet, assez large pour que la multitude y trouve place, s'y agite en fureur, comme une vague qui déferle. Le rocher de Renan, le mont de la Précipitation permettent peut-être une exécution par un bourreau, mais non point une sorte d'émeute populaire, spontanée, comme l'indique le *Selon-Luc*.

La Nazareth de l'Église, si loin du lac de Génézareth, ce qui suffit déjà à la nier comme « patrie » de Jésus, n'est pas non plus dans le cadre topographique et scénique du récit du *Selon-Luc*.

La montagne de Gamala.

Mais dans le voisinage immédiat du lac de Génézareth, au sud-est, au point où l'examen des allées et venues de Jésus pendant les prédications du lac nous a fait aborder, est-ce qu'il n'y avait pas une ville dont le *Selon-Luc* donne le signalement en raccourci, une ville célèbre alors, que les Évangiles ne nomment jamais, et pour cause, car, même si elle n'était pas la patrie du Christ, il est impossible qu'ils ne l'aient pas connue, puisqu'ils mentionnent Capernaüm, Bethsaïda, Gadara, Tibériade, bien moins illustres ?

Flavius-Josèphe, dans son ouvrage : *Guerres des Juifs* (liv. IV, ch. 11, 286), parlant de Gamala, aux confins de la Galilée, au sud-est du lac, la décrit ainsi :

« Gamala... est bâtie sur une **hauteur qui se dresse du milieu d'une montagne élevée**, ce qui lui a fait donner son nom qui signifie chameau. (Les vêtements en poils de chameau ne seraient-ils que du tissu de Gamala ?) Sa face et ses côtés sont remparés par des vallées inaccessibles... La pente est couverte d'un grand nombre de maisons. Et en regardant du côté du midi cette ville, bâtie comme sur un précipice, il semblait qu'elle fût toute prête à

tomber. Il se dresse de ce même côté un sommet extrêmement élevé ; la vallée qui le flanque est si profonde qu'elle servait de citadelle... »

Que vous en semble ? Cette pente couverte de maisons formant la ville, et ce sommet extrêmement élevé qui se dresse du même côté, le tout, coupé à pic ! Comme Flavius-Josèphe illustre le *Selon-Luc* !

Gamala ! Telle est bien la « patrie » du Nazaréen. Et c'est pourquoi les scribes ne la nomment jamais. La montagne de Gamala, telle est la montagne du *Selon-Luc*, telle est la montagne de tous les Évangiles, qui n'en font que parler, sans la nommer jamais, tant elle est connue³².

La montagne de Gamala !

Mais c'est là qu'après, avoir appelé ses premiers disciples, le long de la mer de Galilée, Jésus (Matth., V-VIII) prononce son fameux discours sur la montagne, avant d'entrer à Capernaüm. La montagne ? Inutile de préciser : les initiés ont compris.

C'est sur la montagne, -la même, - que Jésus monte pour la seconde Multiplication des pains (Matth., XV, 29) au retour de sa randonnée sur Tyr et Sidon ; c'est au pied de la montagne qu'il avait accompli la première, au bord du lac, ou l'a vu.

Quand les Évangiles font apparaître une autre montagne, par exemple, lors de la scène de la Transfiguration, ce n'est plus *la* montagne, c'est une haute montagne, où l'on n'est pas, où il faut se rendre ; et on met du temps pour y aller : six jours dans Matthieu et Marc, huit dans Luc. C'est aussi sur une très haute montagne que le Diable transporte Jésus pour lui montrer tous les royaumes de la terre et le tenter en les lui offrant.

La montagne de Gamala ? On n'y va jamais. On y est toujours ; on y est chez soi. Lisez donc les Évangiles³³.

C'est enfin sur la montagne, - celle de Gamala, - que Jésus réapparaît aux disciples pour la dernière fois, après sa résurrection. Le *Selon-Matthieu* (XXVIII, 16) a même une façon très suggestive de raconter cette rencontre. « Les Onze, dit-il, le rencontrèrent sur la montagne qu'il leur avait désignée ». Or, Jésus ne leur a pas désigné de montagne. C'est au verset 10 du chapitre XXVIII qu'a été donné aux disciples ce rendez-vous suprême. Et pas directement par Jésus, qui fait faire la commission par Marie-Magdaléenne et l'autre Marie : « Allez dire à *mes frères*, leur ordonne-t-il, de se rendre en *Galilée*. C'est là qu'ils me verront »

En Galilée, et c'est tout. Pas de montagne dans les paroles de Jésus. C'est grand la Galilée, et bien vague pour un rendez-vous, si l'on ne veut pas se manquer, même en un temps où Gamala n'est pas dans la Galilée ; le scribe l'oublie, car il écrit au III^e siècle. Mais la

³² On peut se demander si le nom de Gamala ne s'est pas substitué à celui de Kinnéret, pendant la captivité de Babylone. Des habitants nouveaux-venus auraient nommé la ville d'après la silhouette de la montagne qui la portait, comme sous Josué, on l'avait désignée d'après la forme du lac qui la baignait. On comprendrait un peu, ainsi, tous ces efforts de rapprochements des scribes entre Kinnéret, Cinnéret, Cénéret, Gen-er, Génésar, pour rattacher la patrie du Nazaréen à des traditions antiques, datant de Josué, synonyme de Jésus. D'autant plus que la forteresse de Kinnéret de Josué paraît bien répondre, comme situation, à la Gamala de Flavius-Josèphe. Au reste, ceci est secondaire.

³³ Il y a bien des raisons de penser aussi que « la ville de Juda, au pays des montagnes » où Marie s'empresse d'aller, après l'Annonciation, pour saluer Élisabeth. c'est Nazareth donc Gamala - la ville de Juda, de Juda de Gamala, le Galiléen ou le Gaulonite. L'Évangile, ici, désigne Joseph par son nom historique. Entrée dans la maison d'Élisabeth, Marie ?, quitte sa « parente », - le texte grec emploie un terme bien curieux, %%% qui signifie ; *née ensemble* ; Élisabeth n'est en effet que le double métaphysique de Marie, - « pour s'en retourner dans sa maison ». Il semble que si sa « maison » n'était pas dans cette ville de Juda-Joseph, l'Évangile la ferait s'en retourner à Nazareth. Ce qu'il ne fait pas.

Mais la preuve de l'identité Marie-Élisabeth dépassant le cadre de cette étude sur Nazareth-Gamala, sera faite au moment, plus tard, où seront identifiés en un même et unique Messie-Christ Jôannès, Jésus-Christ et Jean-Baptiste.

Galilée, pour le Selon-Matthieu, Marie-Magdaléenne, l'autre Marie, ainsi que pour les disciples, - mes frères, dit Jésus, - c'est encore, en 789 = 36, après la crucifixion, - la montagne; c'est Gamala. Ils ont si bien compris qu'ils se trouvent tous au rendez-vous.

C'est pourquoi, au fond, en substance, le Selon-Matthieu a raison, quand il dit : « la montagne que Jésus avait désignée », alors que Jésus n'a parlé que de la Galilée, puisque tous, conviés en Galilée, vont sur la montagne. Il a raison, comme pour l'étymologie de Nazareth, tirée de la prophétie de l'Apocalypse. C'est un auteur renseigné qu'il faut savoir lire.

L'épisode a même quelque chose de particulièrement savoureux, de délicieusement attendrissant. Ce rendez-vous du Christ-Jésus, prêt à disparaître à jamais, à ses frères qui ne le reverront plus, et qu'il leur donne au berceau de la famille, sur la montagne, à Gamala, comme il est touchant, tant il est humain, pour une fois !

Le Nazaréen sujet de César.

Dans le *Contra Julianum*, que saint Cyrille d'Alexandrie écrivit, dit-on, pour réfuter des ouvrages perdus de l'empereur Julien sur « l'homme de Palestine dont les chrétiens font un Dieu, fils de Dieu (Libanius, *Epitaph. Juliani*) », on lit cette phrase, parmi les morceaux qu'a retenus saint Cyrille sans les sophistiquer :

« L'homme qui fut crucifié par Ponce-Pilate *était sujet* de César, nous le prouverons. »

Bien entendu, la réfutation a fait disparaître le passage où était la preuve, et n'en parle plus. Cyrille a oublié de transcrire la preuve, - à dessein. D'où il résulte que Julien a dit vrai ³⁴.

Or, avec la Nazareth actuelle, le Christ eût été sujet d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, comme tous les Juifs habitant la région. Les Juifs de Gamala, de Gaulanitide, Bathanée, Trachonitide, après 787 = 34, date de la mort du tétrarque Philippe, sujets de Philippe jusqu'à cette date, devinrent alors sujets de Rome, - la Crucifixion est de 788-789, - quand les États de ce prince furent réunis à la Syrie par Tibère et passèrent sous l'autorité du proconsul Vitellius, avec Ponce-Pilate comme procureur pour la Judée et la Samarie.

Sujets de Rome, et soumis au cens vis-à-vis de Vitellius pour la Gaulanitide, les Juifs de Gamala dépendaient de Ponce-Pilate, au point de vue général, pour les délits ou crimes qu'ils commettaient sur le territoire dont il était le procureur.

Nazareth = Gamala.

Il n'y a pas de doute. Rejetée Nazareth, ville inconnue de la géographie et de l'histoire avant le VIII^e ou IX^e siècle de notre ère, époque à laquelle elle a été créée de toutes pièces dans un site qui est inconciliable avec les récits évangéliques eux-mêmes, c'est à Gamala que tout nous ramène, comme « patrie » de celui qui fut le « Crucifié de Ponce-Pilate ». Et rien qu'à Gamala, patrie de Juda le Gaulonite, plus tard le Galiléen, - le Juda de Gamala qui fut le chef de la révolte juive à l'époque du recensement de Quirinius, 760 de Rome, an 7 de l'ère chrétienne.

Eusèbe (H. E., 1, VII), citant Jules Africain, à propos des généalogies du Christ, raconte qu'Hérode, choqué par sa naissance obscure, fit brûler le *Livre des Jours*, registres de l'état-civil, afin que les familles nobles des Juifs ne puissent plus se vanter de leurs origines et

³⁴ Voici la phrase (Cyrille VI, § 11) : « Le Jésus que vous prêchez était un sujet de César. (Ne dites-vous pas qu'il fut compris avec son père et sa mère dans le recensement de Quirinius ?) « Jamais Julien n'a ajouté la seconde phrase, et pour cause. Cyrille, en l'ajoutant, veut substituer Bethléliem à Gamala-Nazareth. On voit le procédé du faussaire. Mais la première phrase reste, sans la preuve que fournissait Julien.

de leurs ancêtres. Fait inventé, vraisemblablement, pour cacher que la disparition des archives juives est due aux incendies provoqués par les troubles, séditions, pillages des chrétiens, des kanaïtes, sectateurs de Juda le Gaulonite.

Mais de la suite, une vérité émerge. « Des gens avisés, en petit nombre, gardèrent dans leur mémoire les noms de leur propre généalogie ou en conservèrent des copies, très fiers d'avoir sauvé le souvenir de leur noblesse (% % % % %). Parmi eux, se trouvaient les « dominicaux », les parents du Christ ». Or, d'où étaient originaires ces parents du Sauveur ? « Des bourgs juifs de Nazareth et Kôchaba % % % % % % % % % % % % % % % »). Et ceci nous aiguille encore vers le lac de Kinnéret, au delà du Jourdain, aux alentours de Gamala.

De même que Nazareth, - nom et site, - a été inventée pour cacher Gamala, Joseph n'est pas autre chose que le masque évangélique de Juda le Galiléen. Et Jésus-Christ, dans sa moitié humaine, ne peut être, on le pressent, que le fils de Juda de Gamala, autrement dit : Bar-Juda, sous son nom de circoncision. S'il y a un fond historique premier à la base des origines de l'histoire du Christianisme, c'est là qu'il faut l'aller chercher : à Gamala.

Si les Évangiles font monter Joseph à Bethléhem en 760, avec Marie, pour se faire enregistrer au Recensement, et pour y faire enregistrer la naissance du Messie dans la patrie de David, - risquant un anachronisme certain, alors que, d'après les Évangiles eux-mêmes, Jésus est né « aux jours d'Hérode », soit avant 750, date de la mort de ce roi, - c'est à cause de ce souvenir historique, qu'on n'a pas pu effacer, et qui est resté comme le signalement « de l'homme du Recensement ». Joseph, père du Christ, n'est pas autre chose dans les Évangiles. Il en disparaît aussitôt. La pseudo-naissance à Bethléhem accomplie, comme Juda le Gaulonite tué dans la révolte du recensement, il n'y a plus de Joseph dans les Évangiles. Il est mort, laissant Marie veuve, veuve comme la mère des fils de Zébédée.

Que Juda le Gaulonite est bien le père du Christ-Messie, sous le nom et l'apparence rendue inexistante à dessein dit Joseph évangélique, époux de Marie, - si peu ! - on peut l'inférer de tout ce qui précède sur Nazareth, au nom symbolique destiné à supprimer Gamala avant qu'on ne substitue, plus tard, Seriyeh-Nazareth à Gamala-Nazareth. On peut l'inférer de la naissance fautive à l'époque du Recensement. D'autres preuves, au cours de cet ouvrage, ne cesseront de venir confirmer cette certitude. On ne peut tout dire à la fois. Et ces preuves se rapportent à d'autres circonstances que la « Nativité ». Elles forment un réseau où la vérité est enserrée.

Toutefois, pour en finir avec Nazareth, et assurer sur une base solide cette paternité et cette filiation de Juda de Gamala et du Crucifié de Ponce-Pilate à l'égard l'un de l'autre respectivement, il nous reste à faire état de divers témoignages que l'on trouve dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe et qui, malgré certaines sophistications évidentes, nouent entre eux, dans les liens impossibles à briser, d'une même famille, celle de David, père, fils, frères, oncles, neveux et autres descendants: Juda le Gaulonite, le Christ-Messie des Évangiles, les disciples et apôtres et les fils de certains disciples et apôtres.

Confirmation par Eusèbe.

Voici un premier passage (H. E., liv. III, chap. xix et xx) :

- Domitien ordonna de détruire tous les Juifs qui étaient de la race de David : une ancienne tradition raconte que des *hérétiques* dénoncèrent les descendants de Juda (Jude) qui *était, selon la chair, frère du Sauveur*, comme appartenant à la race de David, et parents du Christ (Messie) lui-même. C'est ce que montre Hégésippe quand il s'exprime en ces termes :

« Il y avait encore de la race du Maître (Rabbi), les petits- fils de Juda, qui lui-même était appelé son frère (Matth., XIII, 55 ; Marc, VI, 3), selon la chair : on les dénonça comme descendants de David. *L'évocatus* les amena à Domitien ; celui-ci craignait la venue du Christ, comme Hérode. L'empereur leur *demanda s'ils étaient de la race de David*; ils *l'avouèrent*. Il s'enquit alors de leurs biens et de leur fortune : ils dirent qu'ils ne possédaient ensemble l'un et l'autre que neuf mille deniers, dont chacun avait la moitié. Ils ajoutèrent qu'ils n'avaient pas cette somme en numéraire, mais qu'elle était l'évaluation d'une terre de trente-neuf plèthres, pour laquelle ils payaient l'impôt et qu'ils cultivaient pour vivre. Ensuite, ils montrèrent leurs mains, et, comme preuve qu'ils travaillaient eux-mêmes, ils alléguèrent la rudesse de leurs membres, et les durillons incrustés dans leurs propres mains, indice certain d'un labeur continu ³⁵. Interrogés sur le Christ et son royaume, sur la nature de sa royauté, sur le lieu et l'époque de son apparition, ils firent cette réponse, que le règne du Christ n'était ni du monde ni de la terre, mais céleste et angélique, qu'il se réaliserait à la fin des temps, quand le Christ-Messie, venant dans sa gloire, jugerait les vivants et les morts et rendrait à chacun selon ses œuvres. Domitien ne vit rien là qui fut contre eux. Il les dédaigna comme des gens simples (%% %%% %%%), les renvoya libres, et un édit fit cesser la persécution contre l'Eglise. Une fois délivrés, ils dirigèrent les églises, à la fois comme témoins et parents du Seigneur et vécurent après la paix jusqu'au temps de Trajan. »

Certes, on sent bien les intentions de ce morceau. Sous un style patelin, il essaie d'expliquer, au IV^e siècle, la « transfiguration » qui s'est faite de l'histoire à la légende : la race de David, en la personne des *Messies-Christes*, qui ont mis la Judée à feu et à sang depuis Juda le Gaulonite, sous Auguste, jusqu'à Barkocheba sous Hadrien, devenue une race de pauvres gens ne rêvant que la prédication du bien et de la justice, fondant des églises où l'on prêche la fraternité et l'amour. Tout de même, ce « royaume de Dieu » prêché par les descendants de David, pour que Domitien s'en soit effrayé, il faut qu'il n'ait rien de commun avec celui que veulent faire entrevoir les Évangiles. Hégésippe, cité par Eusèbe, a beau essayer de nous donner le change dans ses phrases. Ce règne du Christ, céleste et angélique, qui doit se réaliser à la fin des temps, il est la transformation au IV^e ou au V^e siècle de la prophétie épileptique contenue dans l'Apocalypse, qui a été la Bonne nouvelle, l'Évangile messianiste, chrétien, et le seul, jusqu'au milieu du II^e siècles ³⁶.

Défalcation faite des intentions de ce morceau, à double entente sur le Christ-Messie, et en faisant toutes réserves sur sa réalité bénigne, - il cache certainement un fait historique, rébellion, émeute, insurrection brutalement réprimée, et qui a disparu des auteurs, - un aveu reste : c'est que les descendants de David, c'est que toute la famille de David, dont le Christ de Ponce-Pilate fait partie, inquiète les empereurs romains ³⁷.

³⁵ Non. Ces durillons ne sont pas l'indice d'un labeur continu, du moins ce qu'Eusèbe-Hégésippe veut faire entendre. Ces durillons, comme les vêtements en poils de chameau de Jean, comme les cals aux genoux du frère Jacob-Jacques, sont l'indice que ces descendants de Juda-Jude, frère du Seigneur, sont de Gamala.

³⁶ Je prouverai tout ce que j'avance, par anticipation, quand nous étudierons Juda le Gaulonite, Papias, l'Apocalypse, le Millénarisme, l'identité du Jôannès (Jean-Baptiste) et du Messie-Christ crucifié par Ponce-Pilate. Toutes ces études se recoupent et s'épaulent mutuellement, - ce qui oblige à des redites, à des rappels, à des renvois des unes aux autres. Mais il faut s'y résigner, malgré le souci d'être bref, pour édifier une œuvre où tous les « mystères », où toutes les « énigmes » s'expliquent. D'ailleurs, je pense qu'on aperçoit déjà plus que des lueurs de la vérité dans les affirmations que je produis.

³⁷ Eusèbe ajoute : « Tel est le récit d'Hégésippe. Du reste, celui de Tertullien (Apol., V) nous raconte la même chose sur Domitien ». Et il cite l'extrait suivant de Tertullien qui, pour raconter la même chose, est

Si Domitien les recherche, il sait pourquoi. A en croire Eusèbe, il les aurait laissés retourner en Judée. Sacré Domitien ³⁸ ! Comprenez tout simplement qu'il n'a pas pu mettre la main sur toute la smala. Car s'il en était autrement, si la réponse qu'Eusèbe prête à ces descendants de David n'était pas une fantaisie, devenue la parole évangélique « Mon royaume n'est pas de ce monde », si leurs agissements étaient aussi innocents que Domitien paraît en témoigner, d'après Hégésippe, cité par Eusèbe, si la nature du règne glorieux qu'ils espéraient est celle qu'ils firent entrevoir au monarque, bref, si, historiquement, ces descendants de David ne sont pas des chrétiens et des chefs dont Domitien n'a pris que quelques-uns, qui expliquera, comment expliquer que sous Trajan, encore, successeur de Domitien, et d'après Eusèbe encore (liv. III, chap. XXXII), invoquant le témoignage d'Hégésippe, toujours, un Syméon (le Signe), fils de Cléopas, descendant de David, évêque de Jérusalem, fut jugé, condamné et crucifié sous le consulaire Diticus ³⁹ ?

C'est pour cacher cette vérité que les « chrétiens », d'après le nom qu'on leur donna plus tard, en français, mais qui ne sont encore que des *chrétiens*, traduction de *messianistes*, sous Trajan et bien au-delà, - ne constituent qu'une secte de Juifs en révolte contre Rome pour l'établissement du règne du Messie sur le trône de David, et rien d'autre, vérité qui ressort, malgré toutes les impostures, des oeuvres même mises sous le nom d'Eusèbe, que l'on a inventé le faux de la lettre de Pline à Trajan, dans l'Apologie de Tertullien, reproduite par Eusèbe (liv. III, chap. XXXIII), où le fin lettré, l'esprit curieux que fut l'auteur latin témoigne en faveur des chrétiens et de la pureté de leurs mœurs, sans bien savoir ce que sont ces chrétiens ⁴⁰.

autrement vague et imprécis. Le voici d'ailleurs : « Domitien essaya un jour de faire la même chose que Néron dont il était un succédané pour la cruauté. Mais je crois, ayant quelque intelligence, Il cessa très vite, rappelant même ceux qu' il avait bannis ».

³⁸ Flavius-Josèphe ne lui a pas fait lire ses ouvrages. Il ne sait pas que Pierre a habité 25 ans, 3 mois, 8 jours, à Rome, comme représentant du « Fils de David » crucifié sous Tibère, et que le palais du sénateur Pudens lui servit de Vatican pendant sept ans, où il baptisa, catéchisa. La prison Mamertine, la fontaine jaillissante, les fers rivés à la colonne, le sépulcre sur la colline, Domitien ignore tout du « royaume de Dieu » que Jésus, fils de David, a prêché, dont ses disciples ont vulgarisé la notion à travers l'Empire et jusqu'à Rome. Il ne sait pas que ce royaume n'est pas de ce monde. Que n'a-t-il attendu la venue de saint Justin ? Il n'aurait pas eu à faire rechercher et déranger ces « petits-fils de Juda ». Il aurait lu dans cet auteur (Apol., I, XI, 4) : « Quand vous entendez dire que nous attendons un royaume, une royauté (%%%), comme dans l'Apologie d'Apulée, vous supposez à la légère qu'il s'agit d'une royauté humaine, alors que nous parlons d'une royauté selon Dieu (%%%) » . Tout simplement.

³⁹ Eusèbe dit d'ailleurs : « comme *chrétien* », que tout le monde traduit par chrétien, naturellement. Change et double entente toujours. Comme « *chrétien* » ou **messianiste**, voilà la vérité, comme sectateur de la doctrine de Juda le Gaulonite, de son fils, contenue dans l' *Apocalypse*. Eusèbe rattache la mort de ce Syméon, fils de Cléopas, sous Trajan, « à un soulèvement partiel, et dans certaines villes, des populations, lequel excita contre nous (chrétiens-messianistes) une persécution ». Syméon eut à subir une « accusation » venant des « hérétiques ». Rien de plus clair. Les excès des Juifs messianistes, sicaires, émeutiers, lassaient les Juifs loyalistes qui, pour vivre tranquilles, faisaient appel à la répression par les Romains. Eusèbe désigne comme « hérétiques », les Juifs fidèles aux Romains. Les « chrétiens » sont bien les acteurs de toutes les révoltes juives. Rien d'évangélique, dans leur cas. La répression de leurs révoltes est devenue la persécution. Hégésippe fait vivre ce Syméon jusqu'à l'âge de 120 ans. « Il fut un des témoins qui ont vu et entendu le Rabbi (le Christ) ; on en a la preuve dans sa longévité et dans le souvenir que l'Évangile consacre à Marie, femme de Cléopas ». Eusèbe fait Cléopas, frère de Joseph-Juda, donc oncle du Rabbi Christ. Syméon, crucifié sous Trajan, est cousin du Christ ; il est donné comme successeur de Jacques, frère aussi du Rabbi. à l'évêché de Jérusalem. Le cousin succède au cousin. Crucifié comme messianiste, c'est certain, parent du Sauveur, du Christ, descendant de David, et qui n'attendait pas le royaume *non de ce monde*, mais a pris part à des soulèvements partels, ce Syméon, une fois de plus, met le trait d'union entre le Christ et Juda le Gaulonite. Les preuves succèdent aux preuves et surabondent.

⁴⁰ Il n'a pas lu les Évangiles qui courent le monde depuis une vingtaine d'années Il n'a pas lu les Lettres de Paul qui circulent depuis quarante ans. Il ne sait pas que Ponce-Pilate a crucifié le Christ, que Néron a brûlé des chrétiens comme des torches après l'incendie de Rome, que Pierre, pape depuis 25 ans, et Paul, sous-pape,

Et Trajan, ce bourreau, que son ami Pline n'a pas convaincu, répond, par une autre lettre fausse, qu'on doit continuer à punir les chrétiens, « la tribu des chrétiens quand on la rencontre », mais sans la rechercher. Autrement dit, la tribu se livrant à une guerre de partisans, - pendant les guerres de Vespasien et Titus, elle a subi de grandes pertes, - il faut se borner à réprimer tout mouvement quand il s'en produit un. La guérilla messianiste est restée à l'état endémique, sourde, continuelle, depuis Auguste jusqu'à Hadrien, faisant explosion en insurrections violentes de temps à autre, dont quatre principales nous sont connues ⁴¹.

Avant la recherche des descendants de David par Domitien, « Vespasien, lorsque Jérusalem avait été prise, rapporte Eusèbe (liv. III, chap. xii), avait déjà fait rechercher tous les descendants de David, afin qu'il ne restât plus chez les Juifs, personne qui fut de race royale ».

Vespasien et Titus sont les deux généraux, sous Néron, et empereurs après lui, qui ont vaincu dans la guerre que Ménaïhem, fils de Juda le Gaulonite, que nous retrouverons incidemment comme Messie, dans la Crèche de Bethléhem, fomenta contre les Romains.

Ce qu'Eusèbe rapporte de Vespasien, à l'issue de sa victoire, alors que Ménaïhem, fils de Juda le Gaulonite, a été tué avant leur arrivée, est le trait d'union, avoué cette fois, entre tous ces descendants de David, dont on voudrait nous faire croire aujourd'hui qu'il n'y a pas de lien entre eux. Vespasien, qui sort d'une guerre dont il connaît les causes, recherche les descendants de David, dont l'un, seul nommé, Ménaïhem, fils de Juda de Gamala, a été tué.

Eusèbe ajoute : « Ce fut la cause d'une très grande persécution ». Contre qui ? Contre ceux qu'il appelle les chrétiens.

Or, ceux que Vespasien a poursuivis, après sa victoire, ce sont, et nuls autres, les partisans et révoltés échappés à la mort et dispersés par les armées romaines. Il pourchasse les bandes qui ont fui. C'est évident. Il fait rechercher les chefs, les descendants de David. Ainsi, une fois de plus, il est prouvé qu'il y a identité entre les chrétiens d'Eusèbe et les *christiens*. Aucun doute.

Pour parer le coup, - tout le passage porte les traces de retouches grossières, - Eusèbe, un peu plus loin (chap. XVII du liv. III), ayant dit que « Domitien souleva la seconde persécution contre nous », ajoute cette atténuation qui contredit ce qu'il vient d'affirmer; il se rattrape : « quoique Vespasien son père n'ait jamais eu de mauvais dessein *contre nous* ». On n'est pas plus maladroit. Si Domitien fait la seconde persécution, celle de Vespasien a été la première ; et toutes deux contre les mêmes personnes : *nous*, messianistes, chrétiens. Identité encore, et plus que jamais, de l'aveu même d'Eusèbe, si entortillé qu'il soit.

Domitien et Trajan recherchent encore, peu après, les descendants de David, dans la personne des fils ou petits-fils de Juda, frère du Christ. Les liens fraternels entre le Christ, Ménaïhem et Juda sont noués. Et sous Hadrien, successeur de Trajan, c'est encore un descendant de Juda de Gamala, Bar-Kocheba, le Fils de l'Étoile, qui fomentera la dernière insurrection, soulevant la Judée comme Messie ; il fut roi pendant deux jours à Jérusalem ⁴².

ont péri dans la persécution qui a suivi. Et des exégètes, des critiques sérieux discutent sur l'authenticité de ces lettres de Pline et de Trajan, ces faux tellement faux qu'ils ne s'appuient même pas sur les autres faux ecclésiastiques, - que nos critiques déclarent toutefois historiques, - pour se donner une apparence d'authenticité.

⁴¹ Celles de Juda le Gaulonite (recensement de 760), de son fils, le Crucifié de Ponce-Pilate (Pâques de 788-789), de Ménaïhem (Vespasien et Titus), de Bar-Kocheba, sous Hadrien. Sans parler de Theudas, sous Claude.

⁴² D'où partit l'insurrection ? Quel en fut le théâtre principal ? Toujours la même région, « la montagne royale » d'après le Thalmud. Gamala, évidemment, montagne royale, pays de la tribu « royale ». On en est d'autant plus sûr que dans Eusèbe (H. E., IV, vi), pour confirmer les témoignages rabbiniques, on fait intervenir la place de Biththira, montagne de Judée, au sud de Jérusalem. Construite pour servir d'observatoire dominant les pays environnants, Biththira, dans le pays bathanéen, avait été cédée par Hérode aux Beni-Biththira comme rempart contre les incursions des Trachonides. (Ant. jud., XVII, II, 1-3).

Après quoi Hadrien, ayant vaincu la révolte, décidé à en finir avec les Messies juifs, ruina la Judée, rasa Jérusalem, et, dispersant Israël, le raya de la carte des nations.

Telle est l'humble vérité, - la vérité historique.

III. - LA CRÈCHE DE BETHLEHEM

Les récits sur la naissance à Bethléhem, qui ne sont donnés, avec quels détails apparemment inconciliables !, que par le Selon-Matthieu et le Selon-Luc, soulèvent, à l'examen, en dehors de leurs invraisemblances dignes d'un conte des Mille et une nuits, quatre ordres de questions essentielles :

1° Puisque le Christ est né ailleurs, - à Gamala, devenue Nazareth, - pourquoi les scribes le font-ils naître à Bethléhem ?

2° Que vient faire le recensement de Quirinius à l'occasion de cette naissance ?

3° Qu'est-ce que l'Étoile qui guide les Mages, et quel est le sens de leur voyage d'adoration auprès du Roi des Juifs ?

4° Qu'est cette crèche où l'on fait coucher par Marie le nouveau-né, sous le prétexte barbare qu'il n'y a pas de place à l'hôtellerie de Bethléhem ?

Ce n'est qu'en répondant d'une manière logique et vraisemblable à ces questions, que l'on peut comprendre la naissance à Bethléhem dans ses étrangetés qui ne sont qu'apparentes, ses dessous qui n'ont rien de bien mystérieux, ses intentions, qui ne sont pas très pures.

Les critiques érudits se bornent, en général, sans approfondir beaucoup, à fonder le récit fantaisiste de la naissance à Bethléhem sur le désir des scribes que « les prophéties soient accomplies ».

C'est tout. même, sur ce point, ils ne voient pas que le fait de la naissance à Bethléhem, je le répète, leur a été jeté en pâture pour les empêcher de découvrir Gamala. Ils n'ont rien soupçonné de la nécessité où étaient les scribes de faire naître le Christ-Messie à Bethléhem, par fiction, au nom du droit de Moïse, comme je le montrerai.

Quant au recensement de Quirinius, hypnotisés sur la date, 760 = 7, qui fait anachronisme avec la naissance « aux jours d'Hérode », 750 au plus tard, ils défont une argumentation stérile pour essayer de faire rentrer l'événement dans une chronologie possible, sans s'apercevoir que la question de date, pour le scribe évangélique, n'a d'autre but que d'égarer sur elle les critiques, afin qu'ils oublient le fait en soi du Recensement, que le scribe n'a pas pu passer sous silence, mais dont il ne veut pas que l'on découvre pourquoi il ne le fait pas.

En ce qui concerne l'Étoile, les Mages du Selon-Matthieu, et même les Bergers par lesquels le Selon-Luc les remplace, quant à la crèche, sur tous ces points essentiels, de premier plan, incompréhension aussi unanime que pédantesque des érudits, quand ils essaient des explications.

Essayons de suppléer à cette carence des savants.

Les invraisemblances.

Quand on analyse les récits évangéliques sur la naissance à Bethléhem, à la lueur d'une raison moyenne, dégagée de tout aveuglement confessionnel, il est impossible, certes, de n'en pas relever les détails éminemment étranges, invraisemblables, toute question de miracle mise à part.

Dans le Selon-Matthieu, on voit les Mages demander à la cantonade et à tout venant : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? ». C'est par la rumeur publique qu'Hérode apprend et l'arrivée des Mages et la nouvelle qu'ils rapportent de cette naissance, et sans savoir où mieux qu'eux-mêmes. Il réunit les scribes et les sacrificateurs pour s'informer auprès d'eux, non pas où est né, mais où devait naître l'enfant dont il sait tout de même, n'apprenant sa naissance que par la nouvelle qu'en apportent les Mages, que, comme roi des Juifs, il sera le Christ, le Messie. Où *devait* naître ? Dirait-on pas qu'Hérode prend une consultation d'exégèse hébraïque sur les prophéties ? Et, dans la réponse des sacrificateurs et des scribes, on aperçoit aussi que c'est à Bethléhem que ce Messie *doit* naître. Excellente raison, peut-on conclure, pour l'y *faire* naître en effet, envers et contre tout, même contre la réalité historique, surtout contre elle. Les érudits ont deviné ce point.

Hérode envoie alors les Mages à Bethléhem pour faire une enquête. Il veut aller, lui aussi, adorer le Messie. « Ce renard » d'Hérode, comme dira de lui ou de son fils, plus tard le Jésus des Évangiles, comment croire, avec la police serrée dont il disposait, qu'il ait eu besoin des Mages pour s'informer exactement ⁴³ ?

Quant à l'Étoile qui a guidé les Mages, nous découvrirons en temps voulu qui elle est et d'où elle vient. Car elle ne s'est point perdue. Elle est toujours à sa place dans le ciel. Elle n'a pas fait que passer comme un météore ou comme une comète. On éprouve quelque humiliation pour la raison humaine à la pensée que de graves savants, d'Allemagne principalement, ont écrits de compacts volumes pour identifier « l'étoile des Mages » avec la comète de Halley ou autre astre exceptionnel. C'est chercher « minuit » à quatorze heures, véritablement ⁴⁴.

Dans le récit du Selon-Luc, pas de Mages. Ils sont remplacés par des bergers à qui les anges, - pas d'astre boussole non plus, - annoncent la naissance. Au lieu de l'Étoile, un Signe : l'enfant couché dans la Crèche. Il est venu tant de voyageurs à Bethléhem pour se faire enregistrer lors du recensement de Quirinius, qu'il n'y a plus de place dans l'auberge, l'unique qui soit, paraît-il, dans la ville, pour que Joseph et Marie trouvent un gîte. On ne dit pas où Marie enfante. On suppose que c'est dans l'écurie, dans l'étable, car les Évangiles ne le disent pas, puisqu'elle couche l'enfant dans la mangeoire à bestiaux.

Ainsi, dans cet Orient, où l'hospitalité est presque une religion, il ne s'est pas trouvé un voyageur, une voyageuse pour céder à une femme enceinte, comme Marie, et à terme, arrivant aussi d'un long voyage, une place, une chambre, dans l'hôtellerie ? Je dis que c'est une calomnie. Mais fatale, car le récit, au moins sur ce point fondamental, n'est fabriqué que pour la Crèche. La Crèche domine toute l'affabulation et la commande. La preuve va venir.

D'autres ont fait remarquer qu'il n'est pas conforme à l'histoire que, pour se faire enregistrer à un recensement romain, les individus aient été obligés de revenir à leur ville d'origine. Si le *Selon-Luc* y force Marie, lui imposant un voyage très dur, de Nazareth à Bethléhem, à la veille de sa délivrance, ainsi que Joseph, son compagnon, son fiancé, c'est donc pour y faire naître, - et rien que dans ce but, - le Christ qui devait y naître, et qui donc

⁴³ Indépendamment de toutes autres raisons évidentes qui résulteront de cet ouvrage.

⁴⁴ « L'illustre astronome Képler a calculé qu'en - 7 (soit 746 ou 747 de l'ère romaine) se produisirent trois conjonctions de Jupiter et de Saturne, qui durent être confondues par les Mages dont Matthieu nous raconte le voyage, avec la manifestation d'une étoile nouvelle... Les difficultés ne sont naturellement pas moindres si on cherche à identifier l'étoile des Mages à la comète de Halley, qui se montra en - 12 (soit 741 ou 742 de Rome) ». Ainsi s'exprime M. Charles Guignebert, *La Vie cachée de Jésus*, page 25, exposant les systèmes qui veulent expliquer l'anachronisme entre Matthieu et Luc. M. Charles Guignebert ajoute : « N'insistons pas ; nous n'aboutirions à rien ». Évidemment. Mais nous verrons que les Mages, astronomes experts, qui n'ont d'ailleurs fait aucun voyage, n'ont pas confondu des conjonctions de planètes avec une étoile, nouvelle ou ancienne. La distinction est enfantine.

n'y est pas né réellement. D'où le choix, par les exégètes, de Nazareth, comme ville natale du Christ, comme « sa patrie ».

Quant à l'hôtellerie, sans concurrence, le *Selon-Matthieu* ne la connaît pas, et non plus la Crèche : point important à noter pour comprendre la manière de cet Évangile. Marie et l'enfant sont pour lui dans une « maison » (en latin *mansio*, séjour, étape ; en grec %%%, habitation).

Il est essentiel, enfin, de faire ressortir ici qu'aucune Écriture canonique n'a jamais parlé d'une grotte où serait né Jésus. La grotte n'intervient que dans des textes dits « apocryphes », sans autorité pour l'Église, et que je tiens cependant pour antérieurs aux Évangiles.

J'expliquerai pourquoi cette grotte, qui existe en effet à Bethléhem, est liée à l'histoire de la Crèche de Bethléhem. Elle renforce ma démonstration.

Tous ces détails, discordants en apparence, ne sont pas relevés pour le plaisir de faire ressortir les contradictions, invraisemblances, incohérences des récits évangéliques. Je prie le lecteur, au contraire, de les bien retenir comme les morceaux d'un puzzle, écartelés pour le besoin de cacher les sources de ce scénario et ses intentions. Les exégètes les déclarent inconciliables. Ils ne savent donc rien expliquer, encore qu'ils s'y évertuent.

Car nous allons reconstituer tout cet ensemble, en apparence indiscipliné ; nous lui rendrons sa cohésion et sa cohérence ; et l'on saisira tout le sens et toute la portée de la naissance du Christ dans la Crèche de Bethléhem, dont les Évangiles ont gâché les détails à dessein. Un peu de patience. Le jeu l'exige et en vaut la peine.

De même que par l'invention de Nazareth, nom et site, on dépiste la géographie et l'histoire, de même par la naissance à Bethléhem, on truque la chronologie. Par les deux, on noie la vérité. Si elle en réchappe, elle aura de la chance.

Mais surtout, par la Crèche de Bethléhem, démontée, on va comprendre comment l'on fabrique des mystères et des miracles et comment l'on substitue le culte de Jésus au culte du soleil, chez les masses adoratrices qu'il faut christianiser.

Le recensement de Quirinius.

Les exégètes, - je leur rends cette justice, - ne m'ont pas attendu pour relever, dans les récits évangéliques, l'anachronisme du *Selon-Luc*. **Le Christ étant né « aux jours d'Hérode », ayant été emmené en Égypte pour fuir la colère du Prince, réintégré en Palestine après la mort du tyran, qui est de 750, - c'est-à-dire de quatre ans antérieure à l'année choisie par l'Église elle-même pour l'an 1 de l'ère qu'elle a créée sous Charlemagne, - ne saurait être venu au monde lors du recensement de Quirinius, en 760, dix ans passés depuis la mort d'Hérode.**

Mais ce que les érudits n'ont pas vu, - je répéterai à satiété que c'est pour les critiques d'Église ou laïques que le Christ a dit qu'ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, - c'est la raison pour laquelle les Évangiles attachent à la naissance du Crucifié de Ponce-Pilate le souvenir de l'événement historique du recensement de Quirinius, et que j'ai déjà indiquée au chapitre sur Nazareth. Le recensement n'est pas évoqué par le *Selon-Luc*, - le *Selon-Matthieu* ne l'évoque pas du tout, - pour fournir la date de la naissance. La question de date est inutile, alors qu'il ne s'agit que de faire naître le Christ à Bethléhem et de le coucher dans la Crèche. Les scribes évangéliques ont assez d'imagination pour trouver un prétexte plausible à la présence de Joseph et de Marie à Bethléhem quand y doit naître leur enfant, et pouvaient même les y faire venir en voyage et en séjour à toute autre occasion que celle, si frappante, du recensement de Quirinius. Car le seul point important est qu'il y naisse, le devant. Ils n'auraient pas ainsi risqué cet anachronisme, qui passe les bornes, entre la naissance en 760 et la naissance « aux jours d'Hérode », soit au moins dix ans plus tôt.

Pour qu'ils l'aient risqué, alors que la date même est une gêne pour eux, il faut que ce soit le fait seul du recensement évoqué qui intéresse, toute date oubliée, soit qu'il ait été donné, pour les initiés, comme le signalement de Joseph, à qui l'on restitue sa réalité historique, Juda le Gaulonite, révolté du Recensement, auteur de la secte d'où sortiront les chrétiens, soit que le scribe, malgré son désir, n'ait pu, en camouflant son personnage sous le masque de Joseph, effacer le souvenir qui l'a illustré et suivi sous ses avatars évangéliques. L'évocation du recensement n'a pas d'autre utilité ou d'autre justification.

Si les exégètes et érudits laïques avaient compris ce jeu des scribes, ils se seraient évité et nous aurions évité les discussions byzantines, en des centaines de volumes, auxquelles ils se sont livrés pour essayer de concilier, sans aboutir à rien, la date des « jours d'Hérode » avec celle du recensement. Ils auraient évité tout cet étalage de science livresque à prétentions archéologiques dont ils nous accablent sur les recensements, leurs méthodes, leur diversité, et qu'on peut lire à leur sujet dans les auteurs, à grand renfort de débris d'inscription ⁴⁵.

Le recensement du *Selon-Luc* est celui qui motiva la révolte de Juda le Gaulonite. Voilà l'essentiel. Qu'il soit de 760 par surcroît, le point est secondaire en ce qui concerne Jésus-Christ. Je me sens d'autant plus à l'aise pour affirmer que le recensement de Quirinius est celui de 760, en dépit de ce qui a pu être fait pour brouiller les idées sur ce point, que je n'attache aucune espèce d'importance à la date, au point de vue de la carrière, - naissance ou rôle historique du Messie, crucifié par Ponce-Pilate. Cette date n'appartient qu'à Juda le Gaulonite ; elle ne vaut qu'à cause de lui.

Mais pour vider le débat sur le Recensement de Quirinius et sa date, afin de mettre d'accord tous les érudits, je m'en rapporte à ce que l'on trouve dans Eusèbe (*Hist. eccl.*, liv. Ier, chap. V, 2-5), et que voici :

« Notre Sauveur et Seigneur Jésus le Christ (Messie) naquit lors du premier recensement ordonné par Quirinius ⁴⁶, gouverneur de Syrie, à Bethléhem de Judée, ainsi que les prophéties l'avaient annoncé. Le plus célèbre historien juif, Flavius-Josèphe, fait mention de ce recensement lorsqu'il raconte l'insurrection des Galiléens qui eut lieu à cette même époque, et dont Luc, un des nôtres, rappelle le souvenir dans les Actes (des Apôtres) - Juda le Galiléen se leva aux jours du recensement ; il attira à sa suite beaucoup de partisans, mais il périt et ceux qui avaient cru en lui furent dispersés ⁴⁷. Quirinius, membre du Sénat, vint en Syrie, envoyé par César, comme juge et censeur des biens... Juda le Gaulonite, d'une ville appelée Gamala, s'adjoignit le pharisien Sadoc, et tous deux poussèrent à la révolte, leur disant que le recensement n'avait d'autre but que d'apporter directement la servitude ; ils animaient la nation à la défense de la liberté..., excitant leurs compatriotes à se soulever, leur reprochant de payer l'impôt aux Romains et de tolérer des maîtres mortels autres que Dieu (Iahveh). »

⁴⁵ C'est bouffon. Pour ceux que la question intéresse, je renvoie au livre de M. Charles Guigtiert : *La Vie cachée de Jésus*, où ces controverses sont exposées consciencieusement et d'un point de vue assez objectif. On ne peut que hausser les épaules devant tant de fantaisie dépensée en pure perte par des « savants », que l'on a l'habitude de croire sérieux. Je passe.

⁴⁶ Le *Selon-Luc* ne permet pas une interprétation aussi précise au sujet de l'épithète : *premier* qu'Eusèbe joint à *recensement*. Les manuscrits grecs du *Selon-Luc* ont d'ailleurs des expressions qui diffèrent, ce qui prouve que, sur ce point, on a voulu aussi brouiller les idées sur la date du recensement. On s'en doutait un peu.

Dans le *Dial. Tryph.* (XXXIV, 2), à propos de Bethléhem, « bourgade de Judée à 35 stades de Jérusalem », l'Église donne, au III^e, IV^e siècle, des preuves qui méritent qu'on les relève : « C'est là qu'est né le Christ. Vous pouvez vous en assurer par les registres du cens de Quirinius, votre premier gouverneur de Judée ». Ainsi !

Eusèbe a pris l'épithète *premier* devant gouverneur dans Justin et la fait passer devant recensement dans son texte. Ce sont des tours de sa force. Les variantes du *Selon-Luc* roulent aussi sur ce terme : premier.

⁴⁷ Tout ce qui suit est reproduit de Flavius-Josèphe (*Antiq. jud.*, XVIII, 1 et *Guerres des Juifs*, II, 118).

L'histoire ne connaît pas d'autre recensement de Quirinius, en Judée, ou, « sur l'ordre de César-Auguste, pour toute la terre habitée », comme dit le *Selon-Luc*, que celui dont parlent, et le *Selon-Luc*, qui essaie de faire croire qu'il fut le premier, donc qu'il y en eut ensuite, et Flavius-Josèphe et Eusèbe, qui ne laissent place à aucune équivoque.

Les érudits ergotent donc inutilement. Ce qui est sûr, ce qui suffit, c'est que, de l'unique recensement dont il soit fait mention en Judée et qui se rattache à l'histoire du christianisme, ce n'est pas la date qui importe, mais le fait que le souvenir de Joseph s'y trouve enchaîné, et l'étreint comme un carcan. Joseph est bien Juda de Gamala, - Juda du recensement de Quirinius.

Les prophéties à accomplir.

Poursuivons sur la naissance à Bethléhem, au point de vue du lieu seulement, car les erreurs de date n'impliquent pas nécessairement l'erreur sur la ville natale elle-même. Le *Selon-Matthieu* reste, et il est formel, avec la naissance à Bethléhem, et sans anachronisme, puisqu'il la place bien « au temps d'Hérode ».

Les exégètes, alors, pour rejeter Bethléhem comme lieu de naissance, font appel à l'argument des prophéties à accomplir, qui a du poids.

« La croyance universelle (en Judée, bien entendu) était, disent-ils, -voir Renan, qui exagère, comme le *Selon-Luc* sur le, recensement de toute la terre habitée, - que le Christ devait naître à Bethléhem : les deux Évangiles ont tout simplement fait cadrer l'événement avec les anciennes prophéties qu'il fallait accomplir ».

Il est bien vrai que le *Selon-Matthieu*, quand il fait répondre par les chefs des prêtres et les scribes du peuple, à qui Hérode demande « où le Christ devait naître » : c'est à Bethléhem, - ajoute de son propre mouvement, pour justifier la réponse : « Car voici ce qui a été écrit : Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu n'es certainement pas la moindre entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira un guide qui paîtra mon peuple, le peuple d'Israël ⁴⁸. »

Jusqu'ici, les exégètes y voient clair. Prophétie à accomplir, en effet. Eusèbe l'avoue, pour qui sait le lire : * Le Christ est né à Bethléhem selon les prophéties. * (H. E., 1, viii). Mais où ils se trompent, c'est quand ils vont, admettant ce prétexte, jusqu'à nier, ce qui est contradictoire, la descendance davidique du Messie, contre le texte et l'esprit des Évangiles, contre l'impression vivante qu'on ressent à les lire, contre tout ce qui, échos de la vérité historique atténuée, dans Eusèbe et ailleurs, sonne comme une certitude : le Messie juif, divinisé en Jésus, descend de David, fils d'Ishai ou Jessé ⁴⁹.

Le Christ, descendant de David.

⁴⁸ Reproduit de Michée V, 2. « Et toi, Bethléhem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui dominera sur Israël, et dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité ». Le *Selon-Matthieu* a coupé la fin. On verra pourquoi.

⁴⁹ Je renvoie à l'étude sur *Nazareth* à cet égard. Les révélations d'Eusèbe, qui ne laissent aucun doute sur l'existence de la famille de David jusqu'à Domitien, nouent, d'un lien impossible à briser, le christianisme à Juda le Gaulonite et à sa descendance, qui est ce qui reste alors de la famille de David. (Voir aussi sur Juda le Gaulonite et les révoltes juives, menées par les Simon, Jacob, Eleazar, Ménahem, Theudas, Bar-Kocheba, contre les Hérodes et les Romains pendant plus de 150 ans, l'étude qui suit : Jésus Bar-Abbas). Tous ces chefs de révolte sont à la fois de la famille ou race de David et de celle de Juda le Gaulonite, et de son fils premier-né, « Jésus-Christ », né homme à Nazareth-Gamala.

La répression de ces révoltes, de caractère politique, et la mise hors d'état de nuire des insurgés, c'est ce qu'Eusèbe et les scribes chrétiens à la suite ont appelé les « persécutions ».

Car vous ne voudriez pas que, pour une fois qu'ils rencontrent une certitude historique, comme celle de la descendance davidique du Messie, crucifié par Ponce-Pilate, les érudits sautent dessus. Comment descendrait-il de David ? « La famille de David, était, à ce qu'il semble, éteinte depuis longtemps ». C'est Renan qui parle et les autres érudits approuvent. A ce qu'il semble ! Sur quoi repose cette affirmation d'autorité, lancée comme une vérité acquise, dont il fait état, tout en apportant une restriction dans la forme, dont il ne fait pas davantage la preuve ? Sur rien. C'est une idée qui s'inscrit contre tous les textes, que l'on a certes le droit de discuter, mais encore en offrant un commencement d'argumentation. Au nom d'une infaillibilité qui fait sourire, Ernest Renan affirme. Tout au plus ajoute-t-il dédaigneusement : « Eusèbe ? Écho de la tradition chrétienne ! » Diable ! que veut-il de plus ? Au temps d'Eusèbe, cette tradition, puisqu'on en parle, n'est pas autre chose que des documents historiques. Parler de tradition, c'est vouloir tromper à dessein. Nous verrons plus tard ce que cache cette invention fantaisiste : la tradition. Mais Eusèbe se faisant l'écho d'une soi-disant tradition, qu'il trouve dans des documents d'histoire, qu'il a sous les yeux, pour nous permettre de découvrir en Jésus-Christ le fils de Juda de Gamala, alors que tout l'effort des scribes ecclésiastiques, fraudes, impostures, n'a pas eu d'autre but d'abord que de nous cacher cette vérité historique ? Renan plaisante. Si Eusèbe s'est fait l'écho d'une telle tradition, qui aboutit à ruiner son oeuvre, à faire crouler la légende, c'est qu'il ne l'a pas fait exprès. C'est que la vérité était trop connue, même de son temps, pour qu'il ait pu la dissimuler, malgré son désir, dont on peut être certain.

Côté juif pur, non messianiste, non chrétien, il y a le Talmud de Jérusalem (Taanith, IV, 2) qui déclare que les docteurs de la Loi, si connus, ces grandes figures d'Hillel et de Gamaliel, étaient de la race de David, bien que non partisans des doctrines de Juda de Gamala et de sa descendance. « Allégations très douteuses ! » tranche Renan. Douteuses ? En quoi ? pourquoi ? Renan ne le dit pas. Quelle valeur peut avoir la critique de cet exquis littérateur ? Zéro. Quelle autorité ? Nulle.

Mais les généalogies dans *Matthieu* et *Luc* ? Renan les rejette. Pourquoi ? Parce qu'elles le gênent. C'est très simple. S'il y a un morceau pourtant qui, malgré des suppressions internes, a un caractère frappant d'authenticité, c'est bien cette généalogie qui ouvre le *Selon-Matthieu*, sans phrase, sèchement, comme un titre, papier de famille, dirait-on, sauvé des archives brûlées, et produit tel quel en tête de l'Évangile : généalogie, - pas même d'article, - du Christ-Jésus. Fraude pieuse, pour Renan, sans autre explication. Jésus-Christ ne descend pas de David. C'est ainsi, parce que telle est sa volonté⁵⁰.

Tous les « Christs » sont de Bethléhem.

Mais, en opinant que les Évangiles font naître le Christ à Bethléhem pour accomplir les prophéties, les exégètes n'ont vu que la moitié de la vérité, qui brille comme une demi-lune seulement, mais avec assez de clarté dans le *Selon-Matthieu*, - il fallait cela ! - pour qu'ils l'aient vue.

Que tous les Messies sont de Bethléhem, c'est un fait acquis et qui ne s'applique pas au Jésus-Christ évangélique seulement. On en trouve la preuve dans un Thargoum sur Ménaïem, - l'un des fils, et le seul, de Juda le Gaulonite, qui fut Christ-Messie, pendant deux jours, à Jérusalem, avant l'arrivée de Vespasien et Titus, généraux de Néron alors, et bientôt

⁵⁰ De vrai, pour fabriquer sa *Vie de Jésus*, Renan a besoin que son héros, qu'il veut charmant, soit « peuple », sorti du peuple. C'est son idée préconçue. Pour le présenter comme tel, il est obligé de faire subir aux Évangiles, suivant son bon plaisir, les mutilations les plus graves, auxquelles ne l'autorise que la fantaisie de son imagination, qui est belle. Mais alors, qu'il ne nous parle pas de critique scientifique. Le « sans-culotte » Jésus, le « socialiste » Jésus, rien de plus faux, de plus primaire, de plus « garde national ». Juda de Gamala, son fils, le Christ, sont, au contraire, ce que nous appellerions des aristocrates, des fils de roi. dépossédés.

empereurs. Il y est raconté qu'un Arabe annonce à un fils de Juda que le Roi-Messie vient de naître (Talmud, traité Bérakhot, II) :

- Comment s'appelle-t-il ? demande l'Israélite.
- Ménahem.
- Et son père ?
- Ezéchias ⁵¹.
- Et d'où est-il ?
- De la ville royale de Bethléhem en Judée.

La mère de Ménahem, - pas nommée, mais c'est Marie, évidemment, de son vrai nom Salomé, - dit aux femmes de la ville :

- Oh ! que je voudrais voir étranglés tous les ennemis d'Israël ! Car au jour de la naissance du Messie, j'apprends la ruine prochaine du temple de Jérusalem ⁵².

- Nous sommes certains, dit le pèlerin, que si, à cause de lui, le Temple doit être ruiné, il sera rebâti par lui.

(Détruisez ce temple, dit Jésus, et je le rebâtis en trois jours. - Mais il parle du temple de son corps, d'après l'Évangile qui veut, au III^e siècle prédire et justifier la résurrection.)

L'enfant disparaît. Et, quelque temps après l'Israélite, le fils de Juda, demande à la mère :

- Qu'en as-tu fait ?

⁵¹ C'est le nom du père de Juda le Gaulonite ; le scribe talmudiste saute une génération. J'expliquerai pourquoi plus loin, au § *Haine et guerres entre le Messie et les Hérodes*. Celui qui fut Hérode le Grand, mort en 750 de Rome, avait été nommé par Antipater, alors procurateur de Judée, « dont il était le second fils, gouverneur de la Galilée, quoi qu'il n'eut encore que quinze ans ; mais il avait tant d'esprit et tant de cœur qu'il fit bientôt voir que sa vertu surpassait son âge. Il prit Ezéchias, chef d'une bande de voleurs qui pillait tout le pays, et le fit exécuter à mort avec tous ses compagnons ». Voilà ce qu'on lit dans Flavius-Josèphe (*Guerre contre les Romains*, liv. I, ch. VIII, *Histoire des Juifs*, liv. XIV, ch. XVII). Et la suite : « Une action si utile à la province donna tant d'affection pour lui aux Syriens qu'ils chantaient dans toutes les villes et dans les campagnes, qu'ils lui étaient redevables de leur repos et de la paisible jouissance de leurs biens ». Croyez, après ceci, à l'authenticité des calomnies qu'on lit aujourd'hui dans le texte de Flavius -Josèphe, sur Hérode au temps du Christ.

Avec cet Ezéchias, commence la longue lutte des Hérodes et des Romains contre ceux que son fils Juda le Gaulonite formera en secte, et à laquelle rendront part tous les descendants. Cet Ezéchias, révolté messianiste déjà, - nous sommes au temps de Jules-César, - est traité de voleur, de brigand, par Flavius-Josèphe, comme le seront les kanaïtes, partisans de Juda le Gaulonite, comme le sera Bar-Abbas, Jésus Bar-Abbas. Mais voleur et brigand, d'une sorte particulière, pour une fin politique. Nous verrons tout cela.

Son fils, qui n'est désigné, dans Flavius-Josèphe, à cette époque, que sous son nom de Juda, fils d'Ezéchias, profita des troubles effervescent qui suivirent la mort d'Hérode le Grand, en 750, pour se soulever lui-même et tenter de se faire roi. Il s'empara de Sepphoris en Galilée. Je prouverai qu'en 750 le Christ des Évangiles, son fils, avait alors onze à douze ans.

Vaincu, ses partisans dispersés, il ne périt pas dans le désastre, sinon Flavius-Josèphe l'aurait dit. C'est ce Juda, fils d'Ezéchias, que Flavius-Josèphe nous présente ensuite sous le nom de Juda le Galiléen. Il ne dit plus : fils d'Ezéchias. C'est le Juda du Recensement de Quirinius. Il a l'air, à ce moment, de tomber des nues, d'être sans passé, sans histoire. Les scribes qui ont sophistiqué Flavius-Josèphe veulent faire croire à deux Juda distincts. Mais par le Thargoum sur Ménahem, « fils » d'Ezéchias et de Juda le Gaulonite, entre autres preuves, nous découvrons qu'il n'y a qu'un Juda, fils d'Ezéchias et Galiléen de Gamala. Si Flavius-Josèphe, après le désastre de 750-751, consécutif à l'affaire de Sepphoris, ne dit pas qu'il a été tué, et ne dit plus ce qu'il est devenu, c'est qu'il disait que Juda avait fui en Égypte.

Un critique, M. Lagrange, a pressenti que les deux Juda n'en font qu'un.

⁵² A rapprocher de l'hymne d'allégresse chanté par Marie dans le *Selon-Luc* en apprenant qu'elle vu être mère du Messie, et de celui de Zacharie, dont on a atténué la violence haineuse, sur la naissance de Jôannès (Jean-Baptiste). Je prouverai que Zacharie, Joseph, Juda le Gaulonite, Zébédée sont le même individu, ainsi que Marie, Élisabeth, Marie-Magdeleine, la mère des fils de Zébédée, sont la même femme, et Jean-Baptiste et Jésus-Christ, le même Messie. On commence à s'en douter, J'espère. Il ne s'agit ici que de la Crèche de Bethléhem.

- Je ne sais, répond-elle. Depuis que tu m'as vue, des vents d'orage et des tempêtes sont survenus et me l'ont enlevé des mains ⁵³.

C'est un rappel très voilé des guerres des Hérodes, soutenus par les Romains, contre la famille davidiste des Ezéchias, Juda le Gaulonite, leurs descendants et partisans, - toute la « secte » et « peste » messianiste, et que l'on ne peut pas s'empêcher de rapprocher, par recouplement, de ce qui est dit, dans *l'Apocalypse*, du Dragon roux, délaissant en Égypte la mère du Messie, pour aller faire la guerre au reste de ses enfants ⁵⁴.

Pour les contemporains, Ménahem, le plus jeune des fils de Juda le Gaulonite, donc frère de celui qui est devenu Jésus, a mérité, plus que son aîné, le titre de Messie-Christ ⁵⁵.

⁵³ Comment ne pas être frappé des points de contact de ce Thargourn ou similitude messianiste avec les Évangiles « chrétiens » ; on affecte trop d'oublier que les Évangiles ont une source judaïque, aussi judaïque que les Talmuds et autres spéculations littéraires des Juifs, pendant les trois, sinon quatre, premiers siècles. J'ai déclaré (p. 112) qu'il y eut collusion, complicité plus ou moins tacite, entre les « chrétiens » des trois ou quatre premiers siècles et les docteurs juifs, avant la grande coupure entre les Juifs purs et les Juifs messianistes-chrétiens. Qu'on ait ensuite amendé les Talmuds, côté juif, comme on a, au cours des temps, à mesure que le fossé s'est creusé plus profond entre le « messianisme » pur, d'une part, et, d'autre part, les Juifs, judéo-hellènes et païens, - côté non plus chrétien, mais *chrétien*, - c'est évident. Mais l'origine est la même, et l'esprit aussi. Les auteurs du *Selon-Matthieu* et du *Selon-Luc* n'ont pas ignoré, soyez-en sûrs, le Thargoum de Ménahem, d'un si pur judaïsme messianiste-chrétien.

Ce Thargoum, - vents d'orage et tempêtes, - résume en trois mots et deux images, toute l'histoire des Christs-Messies, fils de Joseph-Juda et de Marie-Salomé, depuis « Jésus » jusqu'à Ménahem, en passant par Simon-Pierre et les deux Jacob-Jacques.

⁵⁴ Voir ci-dessous, le § *Haine et guerres entre le Messie et les Hérodes*.

⁵⁵ Au point que l'on a prêté à la carrière du Crucifié de Ponce-Pilate, par grossissement, certains traits qui n'appartiennent qu'à Ménahem : l'entrée à Jérusalem, notamment, sur l'âne, hommage symbolique qui n'est dû qu'à un Messie victorieux. Seul Ménahem le fut, pendant deux jours. L'Ane est le signe de la victoire. Le *Scilo* ou Messie juif, M. Eliphaz Lévi le fait assez bien comprendre dans son *Histoire de la Magie*, correspond au Tharthak syrien, l'Ane royal, au manteau de pourpre. Et c'est pourquoi le *Selon-Matthieu* (XXVII, 28) en fait vêtir Jésus. Si on se reporte à l'ancienne prophétie de Jacob sur Juda, l'âne est l'accessoire de la victoire (*Genèse*, X, 10-12) : « Le sceptre ne se départira pas de Juda jusqu'à ce que vienne le Scilo (Messie), et que les peuples lui obéissent. Alors il attachera son âne à la Vigne et l'ânon au meilleur cep ». Les Romains n'ont rien ignoré des vertus de l'Ane. L'Ane d'or d'Apulée, parodie de *l'Apocalypse*, en témoigne. Quand Martial (*Epig.*, XI, 94) fait prêter serment à un poète juif : « Jure par l'âne, circoncis ! » lui dit-il. *Jura, verpe, per ancharium*. Les copistes chrétiens ont substitué dans les manuscrits Anchialum à ancharium. Et les commentateurs font d'Anchialum, - car ils n'ont pas vu la substitution, - l'esclave de Martial. Martial faisant jurer « par son esclave » à lui, un juif ! Quelle valeur attendre d'un tel serment ? Les commentateurs n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez. Quand, dans *l'Octavius*, on veut traiter quelqu'un d'âne, - un philosophe chrétien ! - on lui dit : « race de Plaute ! », le comique latin de *l'Asinaria*, qui, esclave, tourna la meule, comme l'Ane. Le fameux graffito du Palatin où figure un homme à tête d'âne, les bras en croix et dominant un petit individu, porte l'inscription « Alexamenos adore Dieu ! » - Alexamenos un chrétien.